

Explicititer

Numéro 29

Mars 1999

Phénoménologie de l'attention selon Husserl :

2/ la dynamique de l'éveil de l'attention.

Pierre Vermersch

J'ai déjà abordé le thème de l'analyse phénoménologique de l'attention dans ce bulletin (Vermersch 1998) et nous avons eu l'occasion dans l'atelier du séminaire d'été 1997 de travailler sur l'explicitation de l'attention. En continuant l'exploration des textes d'Husserl, dans le cadre du séminaire de pratique phénoménologique que j'anime depuis trois ans en collaboration avec Natalie Depraz et Francisco Varela, je me suis rendu compte que ce sur quoi nous avons travaillé était de l'ordre d'une description statique. Ainsi les textes de base qui présentent d'une part la différence entre le "remarquer" et "le prendre pour thème" (Husserl 1995) en particulier le § 4 et l'analyse de la corrélation entre acte (noèse) et contenu (noème) (Husserl 1950) en particulier le célèbre §92, contiennent la description des différentes formes d'attention, mais pas d'analyse micro-génétique de l'apparition d'un nouveau regard tourner-vers, pas de dynamique de la manière dont un objet de la perception auquel je ne prêtais pas attention jusque là vient sous mon regard.

L'objet de ce second article est précisément de décrire et modéliser cette dynamique de l'éveil de l'attention. Il va s'appuyer sur le livre d'Husserl qui est tourné vers la modélisation de ce moment de passage : *Expérience et Jugement*, et tout particulièrement dans le premier chapitre de la première section le § 17 (Husserl 1991).

Mon but n'est pas de nous faire rentrer dans toute la complexité de la phénoménologie husserlienne, ni

de nous transformer en philosophes phénoménologiques. Ma direction de travail est plus méthodologique : comment pouvons-nous expliciter un objet d'étude aussi fin et délicat à saisir que l'attention ? D'une certaine manière, nous l'avons vu cet été avec le thème de recherche du "Sentiment intellectuel", il ne suffit pas d'avoir une méthode de production et de recueil de verbalisation pour cerner un objet de recherche. Il ne suffit pas de savoir mener un entretien, fut-il d'explicitation, ni de savoir opérer une description, pour parvenir à produire des données intéressantes qui font avancer l'intelligibilité du monde intérieur. Pour atteindre un tel objectif, il faut disposer d'un modèle hypothétique de ce que l'on veut étudier, qui permet de générer de nouvelles questions. Il faut pouvoir orienter son regard dans la bonne direction pour apercevoir des propriétés qui sont là devant nous, mais qui ne se révèlent que si on a l'idée de les questionner. (Ce que je dis là n'est pas mystérieux, je l'ai développé dans mon intervention au GREX sur "Pourquoi est-il si difficile de décrire son propre vécu". Si vous allez dans un jardin, vous ne verrez, et ne pourrez décrire qu'à la hauteur de vos compétences de botanistes ou de jardinier. Et cela n'est pas passif, cela suppose regarder certaines plantes en "changeant la direction de son regard", certains détails n'apparaissent que si l'on sait, par exemple, aller se mettre sous les feuilles parce que c'est là où on peut voir s'il y a des parasites.)

La première partie présente le modèle de l'éveil de l'attention tel qu'Husserl l'a développé. Elle est précédée d'une introduction générale au livre "Expérience et jugement". Mon objectif de lecture du § 17 est d'identifier les énoncés qui peuvent se prêter à une mise en forme expérientielle que nous pourrions nous-mêmes accomplir pour vérifier si nos descriptions concordent ou pas avec celles de l'auteur.

Dans la seconde partie, je pars d'une expérience accomplie pour produire une première description très synthétique. Cette description sera développée et analysée pas à pas pour essayer de voir ce qui recoupe le modèle husserlien. La proposition d'expérience est basée sur l'extrait suivant du § 17 :

4.4 *Le Je ne s'abandonne pas nécessairement tout entier à une stimulation puissante: il peut l'admettre selon une intensité variable.* 4.6 *On ne fait pas attention à une stimulation puissante si l'on est en conversation avec une personne "importante", et même si l'on en subit une contrainte momentanée, il se peut que ce ne soit qu'une orientation secondaire, marginale, un être-empporté, un raptus strictement momentané ne s'accompagnant pas d'une attention "détaillée".*

Selon ce texte, on peut être occupé attentivement à un thème particulier qui nous motive et en même temps tourner notre attention –sans la fixer– vers des éléments n'appartenant pas au thème, qui se détachent de manière transitoire ou en tous les cas apparaissent en plus dans notre champ d'attention. Dans notre cas, le thème principal sera le fait de porter attention à ce que l'un de nous dit, tout en essayant de saisir comment nous apercevons au passage des éléments sensibles, émotionnels, intellectuels qui peuvent se détacher dans le champ d'attention. En sommes-nous conscient ? Pouvons-nous le rendre conscientisable ? Sommes-nous capables de repérer le mouvement d'accès à la conscience ? Que se passe-t-il quand un élément passe ainsi au premier plan ?

On l'aura compris cet article essaie de poser des questions de méthodes : comment à partir d'une description phénoménologique peut-on réactiver les conclusions en reprenant soi-même les situations d'expérience qui lui servent de support. Comment expliciter l'avènement d'une distraction sur le fond d'une attention maintenue ?

Introduction à la lecture du § 17 d' « Expérience et jugement ».

Pour comprendre ce paragraphe 17 « L'affection et l'orientation-vers du Je. La réceptivité comme degré inférieur de l'activité du Je », il faut le considérer comme un des épisodes d'un feuilleton complexe, dont il faut rappeler l'intrigue et résumer les épisodes précédents pour le rendre intelligible. Mais pour éviter les plus gros malentendus, je rappelle que les termes "affection", "affecter" sont pris dans le sens technique philosophique de ce qui affecte, qui a donc un effet sur le sujet, et non pas dans le sens plus courant d'être émotionnellement touché.

Ensuite, le rapport avec le thème de l'attention est immédiatement présent dans la question du "s'orienter-vers" c'est-à-dire du tout début de prise en compte d'un élément qui ne l'était pas encore. (cf. § 13, p 70 « *Partout où il est question d'attention, une telle activité de degré inférieur est sous-jacente* ».)

Le projet du livre et ses origines : la généalogie de la logique.

Si je commence par situer le contexte le plus général, ce paragraphe est situé dans un livre tardif d'Husserl « Expérience et jugement » édité en 1938, dont il a délégué l'édition –basée sur ses manuscrits– à l'un des assistants : Landgrebe, tout en suivant jusqu'au bout le résultat. C'est cette collaboration éditoriale qui fait que nous avons là sans doute le livre le mieux structuré et le plus intelligible de toute l'œuvre d'Husserl ! Mais en même temps les puristes sont prêts à considérer cet ouvrage comme n'étant pas de l'auteur, et n'hésite pas à le mettre à part dans les bibliographies.

Ce livre a pour but d'établir la généalogie de la logique : comment les opérations logiques les plus élaborées (la généralisation par exemple dans la troisième section finale) sont fondées sur l'expérience la plus élémentaire : l'expérience anté-prédicative (titre général de la première section) c'est-à-dire l'expérience avant toute conscience réfléchie, avant toute possibilité de mise en mots. On a ainsi une généalogie, au sens particulier d'une micro genèse, d'une explicitation de la constitution de tout acte complexe, constitution présente dans l'effectuation de tout acte et donc toujours disponible à nouveau pour une description et une analyse, pour autant que l'on puisse accéder aux couches les plus originaires. En complément de cette idée de genèse, on a donc l'idée d'originarité, d'originarité, et donc de fondement, de la détermination de sur quoi se fonde par généalogie les activités logiques intermédiaires (le jugement et la prédication) jusqu'aux activités les plus complexes qui fonde l'activité rationnelle et scientifique.

Le projet est donc extrêmement ambitieux et appartient bien au style de l'époque préoccupée de problèmes de fondation. D'une certaine manière, il reste dans la continuité des recherches initiales de l'auteur, puisque la recherche de la fondation de l'analyse mathématique l'avait d'abord conduit (sous l'influence de Weierstrass) vers le nombre, puis de là vers la couche antérieure, donc vers la question de la fondation du nombre, l'instrument de la réponse étant non plus les mathématiques mais la philosophie, et donc comme je l'ai présenté dans mon texte relatif à la formation intellectuelle d'Husserl, vers la philosophie comme psychologie descriptive. Enfin, en deçà de la fondation du nombre, une autre couche est apparue plus fondamentale : c'est-à-dire la logique –entendue non pas

comme une technique de calcul symbolique, mais comme la presque ultime couche transcendantale—une logique pure ou transcendantale. Husserl est donc resté depuis le début dans une recherche de fondation et ce livre « Expérience et jugement », de concert avec les « Essais sur la synthèse passive » et « Logique formelle et transcendantale » peuvent être considéré comme l'aboutissement ou le dernier état de la tentative fondationnelle d'Husserl. Comme dans tout projet génétique ou généalogique trois difficultés vont apparaître : la première concerne le point d'origine, la couche la plus originelle qui plus on s'en approche plus elle devient difficile à saisir, et actuellement nous avons la compétition des modèles émergentistes et des implémentations de type réseaux de neurones artificiels pour remettre en cause la pertinence de la recherche d'une origine ; la seconde, est celle de l'enchaînement des étapes, il faut qu'il soit continu, sans trous, la généalogie vaut ce que vaut le maillon le plus faible ; si par exemple, la transition entre prédonation et saisie qui est étudiée dans le § 17 ne marche pas, alors c'est tout le reste de l'édifice qui s'écroule puisqu'il lui manque une étape de fondation. Enfin, de manière plus insidieuse parce que touchant plus à la remise en cause d'une évidence, est le principe même de l'explication génétique, le fait qui n'est pas explicité par Husserl de la valeur causale, explicative, de cet enchaînement d'étapes. En effet, ce n'est pas parce que j'ai la description des étapes intermédiaires que j'ai nécessairement la loi qui les lie, le mécanisme qui fait passer d'une étape à l'autre. On touche aux problèmes d'explication par les causes et/ou les raisons, aux problèmes classiques en histoire de l'explication par ce qui précède. Je n'ai pas vu pour le moment où Husserl discute ce dernier point qui est pourtant central à la valeur de sa démonstration et à la valeur de toutes ses tentatives depuis le travail sur le nombre. Les avatars rencontrés par la psychologie génétique devraient nous avertir des difficultés à s'appuyer naïvement sur la genèse : présence de courbes en U manifestant le fait que les progrès et donc l'évolution ne sont pas linéaires comme on le pensait d'office, présence de cheminements vicariant montrant qu'il n'existe pas un enchaînement génétique aussi simple qu'on le croyait, impossibilité de se référer à un des événements empiriques pour rendre compte de la mise en place d'invariant aussi basique que la conservation de la quantité de matière, exemple de la recherche d'une causalité indirecte dans la construction des structures opératoires par la présence éducative de régularités et de ruptures de régularités, et donc référence à la structure du monde plus qu'à un comptage d'événements particuliers. Ainsi, il me semble qu'Husserl projette un modèle naïvement génétique, basé sur une correspondance simple entre un événement empirique comme la déception dans un

remplissement et la construction de la négation. L'argumentation paraît particulièrement faible.

Structure générale du livre : une introduction et trois sections ordonnées du plus élémentaire au plus général.

Ce livre est donc constitué d'une longue introduction qui motive la tentative et explicite la méthode qui va être suivie (« Sens et délimitation des recherches »). Puis l'on trouve trois grandes sections organisées suivant trois degrés de complexité croissants : la première « L'expérience anté-prédicative, réceptive », porte sur la couche la plus élémentaire et presque la plus originelle (la plus, plus, originelle, étant selon Husserl la structure de la conscience du temps qui est organisatrice de tout à la base) ; puis la seconde progresse vers « La pensée prédicative et les objectivités de l'entendement » ; enfin la troisième débouche sur « La constitution des objectivités générales et les formes du juger sur le mode du : en général ». Entre la première section et les deux suivantes il y a le seuil de la présence ou non d'une activité du Je, la structure réceptive examinée dans la première section étant considérée comme « passive » du point de vue du Je, soit comme le degré le plus bas de l'activité du Je.

Structure de la première section : trois chapitre de « complexité » croissante.

Le § 17 se situe dans le premier chapitre de la première section qui en comporte trois, organisés —là encore— suivant une progression dans la complexité : le premier chapitre § 15 à 21, « Les structures générales de la réceptivité » porte sur ce qu'il y a de plus élémentaire, de ce qui est pré-donné avant toute activité au sens fort du terme et cela relève donc des structures de la réceptivité, y compris le point de passage, la bifurcation qui introduit à des activités dirigées par le je. Le second chapitre « Saisie simple et ex-plicative » § 22 à 32 porte sur le premier degré de l'activité du Je : la saisie, c'est-à-dire le fait de tenir, de s'arrêter sur un objet d'attention, de le viser et sur ce qui peut immédiatement arriver dans la poursuite de cette saisie : la saisie ex-plicative. La traduction n'a pas trouvé d'autre moyen pour donner le sens de cette activité que de traduire avec le trait d'union, voulant dire par là qu'il ne s'agit pas d'une explication au sens causal ou motivationnel (les raisons) mais renvoyant plutôt au dépliement contenu dans « pli / catif », il s'agit d'une ex (déploiement) des plis¹ ! Le sens précieux de cette saisie explicite est justement la pénétration de l'attention dans la différenciation des fragments et des moments qui cons-

¹ Mais Maria Villela-Petit a proposé de remplacer cet ex-plication, tout simplement par explicitation ce qui me paraît beaucoup plus clair. Cf. (Courtine 1996) "L'expérience anté-prédicative" 239-260.

tituent un objet pris pour thème (pénétration dans l'horizon interne de l'objet dit Husserl de manière synthétique). Du point de vue de l'application de l'analyse phénoménologique à la pratique phénoménologique, c'est passionnant puisqu'il introduit à l'analyse du début de l'analyse d'un objet, le moment où on commence à le déplier dans ses parties et ses moments, une fois qu'il a été saisi et qu'il continue à être gardé-en-prise. Mais ce second chapitre est limité à la saisie d'un seul objet, ou d'une multiplicité donnée comme totalité figurale, alors que le troisième chapitre (§ 33 à 46) porte sur « La saisie des relations et ses fondements dans la passivité », la progression nous fait passer de la saisie d'un objet à la saisie d'au moins deux objets et de ce qui les relie.

Structure du premier chapitre de la première section : du champ de pré donation à l'éveil du Je, en annexe : l'origine des modalisations.

Trois délimitations restrictives préalables

Dans ce chapitre, les deux premiers § 15 et 16 sont consacrés à une présentation du champ de pré donation, à sa structure associative. Mais auparavant il faut souligner la délimitation de l'objet de recherche que se donne Husserl, car c'est un point de sa pratique scientifique qui n'est jamais analysée : quand on suit le déroulement de la présentation de ses résultats, il y a dans tous ses travaux une simplification de l'objet, une restriction à un domaine limité facilitant la description. Ces pratiques me semblent militer fortement pour examiner le travail d'Husserl, d'abord comme un travail scientifique (on peut se demander si compte tenu de l'époque où il travaille ce n'est pas plus un scientifique qui trouve une place en philosophie, plutôt qu'un philosophe qui cherche à mettre en œuvre une méthode scientifique –cf. l'article Logos 1911–). L'auteur va procéder à trois réductions successives qui vont restreindre de manière extraordinaire son objet. Soulignons qu'ici il ne s'agit pas de réduction au sens phénoménologique, mais de réduction en un de ses sens scientifique banal, qui réduit pour des raisons justifiées l'analyse à une partie seulement (l'autre sens classique étant le fait de ramener un niveau d'analyse à celui qui lui est sous-jacent, par exemple vouloir rendre compte du niveau émotionnel uniquement en termes de modifications hormonales, ou de la conscience uniquement en terme d'événements neuroaux).

Le paragraphe 15 justifie le fait que l'analyse qui va suivre se cantonnera à la perception externe exclusivement, pris comme exemple exemplaire valant en gros pour tous les autres actes intentionnels :

« Il s'agit là de structures qu'on peut trouver de la même façon dans tous les autres domaines de la conscience ». On a donc une première réduction qui se contente de restreindre l'étude à un seul domaine : la perception externe, motivée par sa valeur exemplaire et générale.

Puis, on a une seconde réduction scientifique qui est indiquée à la fin du § 15 et qui porte sur le monde personnel en tant qu'il est monde d'objets partagés et accessibles à d'autres que moi :

« Nous disons que ce qui joue ce rôle est pré donné dans notre univers de vie, et nous affecte sur le fond de cet univers. Mais, conformément à ce que nous avons dit en introduction, nous ferons ici abstraction du fait que le percevoir est toujours percevoir d'objets du monde, et d'abord de notre univers de vie. Car cela implique qu'il y a un étant objectif qui est tel qu'il n'est pas seulement perceptible par moi, mais aussi par d'autres, les hommes qui vivent autour de moi ».

Il s'agit donc de ne pas prendre en compte l'intersubjectivité dans l'analyse à venir, on va s'intéresser à un cas abstrait où le partage du monde n'est pas pris en compte (dans les leçons sur la théorie de la signification, cette dernière était étudiée sans la communication avec l'autre).

Une troisième réduction scientifique, beaucoup plus problématique, est mise en place au début du § 16 et s'étend à toute l'expérience antérieure que le sujet pourrait avoir :

« Prenons le champ de pré donation passive dans son originarité, laquelle ne peut être posée ici qu'abstraitemment, c'est-à-dire en faisant abstraction de toutes les qualités de familiarité, de fiabilité selon lesquelles tout ce qui nous affecte est d'avance déjà là pour nous sur le fondement d'expériences antérieures. »

Cette dernière réduction scientifique, va rendre difficile la possibilité de comprendre sur quelle base le champ de pré donation se segmente en unités qui vont s'en détacher et même « être plus ou moins proche du Je », ou avoir une force affective plus ou moins grande. Car si l'on supprime toute référence à l'expérience antérieure, il ne reste plus que les réflexes innés avec lesquels on vient au monde (préhension, succion) et la pure intensité des stimulus qui vont agir sur les organes sensoriels dès qu'ils dépassent le seuil de détection purement physiologique, abstraction faite de leur sens, de leur inscription dans différents formes de sédimentations qui pré organisent la structure du champ, quelles qu'en soient les zones (thématique, horizon, frange).

Avec ces trois réductions scientifiques, nous sommes arrivés à un point de vue extraordinairement abstrait, dans le sens où ce qui va suivre ne vaudra plus que comme expérience de pensée et dont on peut douter que l'examen d'une expérience vécue réelle trouve sa traduction. Donc, à la limite, si l'on suit le cadre posé à la lettre, cela disqualifie d'avance toute tentative de confronter ce qui est dit à la description d'une expérience vécue réelle, dans la mesure où aucune expérience vécue ne peut remplir ces conditions réductrices.

La présence et la structure du champ de pré donation

Ce § 15 qui restreint l'analyse à l'exemple de la perception externe, argumente sur le fait que la perception est déjà un acte du Je, est déjà « une opération active du Je ». (« *Le percevoir, l'orientation perceptive vers des objets singuliers, leur contemplation et leur explication, tout cela est déjà une opération active du Je* »). Donc, logiquement, si la perception est déjà une explicitation, alors il doit y avoir quelque chose qui lui est antérieur, sur quoi peut porter l'explicitation, est introduit ici le concept de pré-donation qui doit précéder la donation produit de l'acte perceptif. Et en généralisant : « *mais il y a toujours un champ de pré donation duquel surgit le moment singulier qui nous « excite » pour ainsi dire à la perception et à la contemplation perceptive* ».

En résumé, le § 15 établit les limites de l'étude et dans le cadre de la référence à la perception externe la nécessité d'un champ de pré donation toujours déjà là et qui va constituer la toile de fond de l'analyse qui va suivre. Cela est établi de manière logique, pour qu'un acte complexe (comme la perception) s'accomplisse, il faut qu'il s'applique à une matière qui doit donc déjà être là, puisque l'acte perceptif explicitant ne crée pas l'objet sur lequel il porte.

L'étape suivante, dans le § 16, consiste à donner des indications sur la structure et la dynamique de ce champ², de manière à introduire en particulier le fait qu'il a une dynamique autonome qui pourra donc affecter le Je même quand le Je ne s'en occupe pas et est activement déjà tourné vers un intérêt ou un thème particulier.

Puis le § 17 met en scène la manière dont le champ dans sa dynamique propre interfère, agit, sur le Je et comment il peut s'opérer un éveil du Je sur ce qui s'est détaché de l'arrière-fond du champ. Cette analyse dynamique met en scène le rôle de l'attention, ou le fait que l'orientation et l'éveil de l'attention sont essentiels pour comprendre ce qui se passe.

Les § 18, 19 et 20 reviennent sur la notion d'intérêt lié à l'orientation de l'attention et la mobilisation du Je. Le § 21 est un développement annexe qui vise à montrer comment la négation s'origine sur le fait d'une tendance déçue, ou de façon générale comment le doute, la possibilité etc sont générés par une forme ou l'autre d'empêchement.

Pour la lecture qui va suivre ce qu'il faut retenir c'est que les § 15 et 16 créent les conditions d'énonciation du §17 . Dans le programme de recherche du livre, le § 17 est le véritable moteur initial, il va établir la filiation ou la dynamique de l'éveil du Je à partir de l'activité autonome du champ de pré donation, ou encore à partir du fait que le champ perceptif a une force d'affection propre.

² Ces points sont bien plus longuement développés dans les « Essais sur la synthèse passive » récemment traduits en français (Husserl 1998, 1966)

Texte intégral extrait d'Expérience et Jugement d'Husserl

J'ai ajouté, pour la commodité du commentaire, des numéros de paragraphes, et au sein des paragraphes des numéros pour chaque phrases. Les chiffres entre parenthèses reproduisent la pagination de l'édition française.

§ 17 L'affection et l'orientation-vers du Je. La réceptivité comme degré inférieur de l'activité du JE.

1-1 Tout ce qui s'enlève dans un champ, l'articulation du champ selon les similitudes et les différences, et la constitution de groupes qui en résulte, le fait pour des membres singuliers de s'enlever d'un fond homogène, tout cela est le produit de synthèses associatives d'espèces très variées. 1-2 Mais ce ne sont pas des procès qui se produisent dans une conscience simplement passive, car ces synthèses de recouvrement ont leur force affective propre. 1.3 Nous disons par exemple de ce qui, du fait de sa non-analogie, s'enlève d'un arrière-fond homogène et s'en détache, qu'il nous "frappe"; cela veut dire qu'il développe une *tendance affective* dirigée vers le Je. 1.4 Les synthèses de recouvrement, que ce soit le recouvrement dans la fusion sans différence ou le recouvrement dans le conflit des non-semblables, ont une force affective propre; elles exercent sur le Je une stimulation qui le fait s'orienter, qu'il y cède ou non. 1.5 S'il vient à saisir un donné sensible à l'intérieur de son champ, c'est sur le fondement de ce s'enlever-per-rapport-à. 1.6 Le donné sensible s'enlève de par son intensité d'une pluralité de données co-affectants. 1.7 Il en est ainsi, (90) s'il y a par exemple dans la sphère sensible un son, un bruit, une couleur, plus ou moins insistants. 1.8 Ils se trouvent dans le champ de perception et s'enlèvent par rapport à lui, exerçant sur le Je, alors qu'ils ne sont pas encore saisis, une stimulation plus ou moins puissante, plus ou moins faible. 1.9 De même une pensée qui survient brusquement peut être insistante; ou encore un souhait, un désir, peuvent de l'arrière-fond accéder à la conscience avec insistance. 1.10 L'insistance est conditionnée par le mode, plus ou moins net, du s'enlever-sur : dans la sphère sensible, par les contrastes, les discontinuités qualitatives de l'écart plus ou moins notable ainsi créé, etc. 1.11 Dans le domaine des données non sensibles, il n'est assurément pas question de discontinuité qualitative de ce genre; pourtant, il y a là aussi quelque chose d'analogie : parmi les différents mouvements de pensée plus ou moins obscurs qui nous agitent, une pensée par exemple se détache de toutes les autres; et de préférence à elles, elle exerce une force impressive sur le Je qui se porte pour ainsi dire au-devant d'elle.

2.1 Il faut alors distinguer ces discontinuités (dans la sphère sensible, ce sont avant tout des discontinuités qualitatives ou intensives) qui "exercent" une action insistante, et tout ce qui peut en général, de manière analogue, être une *condition de cette action insistante, de l'action insistante elle-même*. 2.2 L'insistance a des degrés, et de plus ce qui exerce cette action, ce qui insiste est plus ou moins proche du Je. 2.3 Ces différences dans l'insistance et dans les stimulations correspondantes exercées sur le Je, nous pouvons les constater très aisément dans le champ de conscience par une vue rétrospective –ce sont des données que la phénoménologie peut monter –, de même que nous pouvons apercevoir le lien de cette gradation avec d'autres moments de l'impression, comme la continuité de la mise en relief, l'intensité (91), et tous autres moments plus médiats appartenant au domaine de l'association prise au sens le plus large.

3.1 Un élément nouveau se fait jour quand *le Je cède à la stimulation*. 3.2 La stimulation exercée par l'objet intentionnel tourné vers le Je attire celui-ci plus ou moins fortement, et il s'y abandonne plus ou moins. (3.3 note1 : il faut, à ce propos, rappeler une fois de plus que lorsqu'on parle ici d'objet, le mot est employé improprement. Car, comme on y a déjà insisté à plusieurs reprises, on ne peut parler d'objet au sens propre du mot dès le domaine de la passivité originaria.) 3.4 Une tendance graduée relie les phénomènes, tendance de l'objet intentionnel à passer de la position *en arrière-plan* à la position *face au Je*; c'est un changement qui est corrélativement changement de tout le vécu intentionnel d'arrière-plan en vécu de premier plan : le Je se tourne vers l'objet. 3.5

Cette orientation-vers elle-même est d'abord un processus intermédiaire : le se-tourner-vers s'achève avec l'être du Je auprès de l'objet, et sa saisie par contact. 3.6 Avec cet abandon du Je à l'objet, une nouvelle tendance a fait son apparition : une tendance issue du Je et dirigée sur l'objet.

3.7 Nous devons donc distinguer :

1) La tendance qui précède le cogito, *la tendance en tant que stimulation* du vécu intentionnel d'arrière-plan, et ses différents degrés de force. Plus forte est cette "affection", d'autant plus forte la tendance à s'y abandonner, la tendance à opérer la saisie. Comme on l'a déjà montré, cette tendance a deux côtés :

a) L'*insistance*, l'attrait que le donné exerce sur le Je;

b) du côté du Je, *la tendance à s'y adonner*, le être-attiré-par, être affecté du Je lui-même. De ces tendances antérieures au cogito, on distingue :

2) L'orientation-vers comme *action qui résulte* de la tendance, en d'autres termes la transformation du vécu intentionnel d'arrière-plan (92) par laquelle il devient un cogito en acte. Le Je est alors tourné vers l'objet, il est de soi tendanciellement orienté vers lui. Ainsi, pour le dire en général, tout cogito, *tout acte spécifique du Je, est un élan-vers accompli par le Je et issu du Je*, avec des formes diverses d'effectuation. Cette effectuation peut être empêchée ou non empêchée, plus ou moins parfaite; de tout cela, nous aurons à parler bientôt de façon détaillée.

4.1 La force de tension de cette tendance a également des degrés divers. 4.2 Le Je peut être déjà attiré par un objet qui l'affecte d'une manière plus ou moins vive, et l'augmentation de l'intensité peut admettre un tempo variable : il peut aussi se produire une remontée subite de l'intensité. 4.3 Corrélativement, la nature et le tempo de ce qui s'ensuit peuvent présenter des différences analogues, mais sans que ces différences soient déterminées par les premières. 4.4 Le Je ne s'abandonne pas nécessairement tout entier à une stimulation puissante: il peut l'admettre selon une intensité variable. 4.5 Certes, l'augmentation de la force affective est déterminée nécessairement par certaines altérations du mode de la donnée perceptive de l'objet: ainsi, celle du sifflement d'une locomotive qui passe devant nous ; mais un tel mode de donnée ne suffit à lui seul à susciter une orientation du Je. 4.6 On ne fait pas attention à une stimulation puissante si l'on est en conversation avec une personne "importante", et même si l'on en subit une contrainte momentanée, il se peut que ce ne soit qu'une orientation secondaire, marginale, un être-empporté, un raptus strictement momentané ne s'accompagnant pas d'une attention "détaillée".

5.1 L'accomplissement de l'orientation-vers est ce que nous appelons *l'être-en-éveil du Je*. 5.2 Plus précisément, il faut distinguer l'être-en-éveil comme accomplissement factice d'actes, et l'être-en-éveil en tant que potentialité, comme état de pouvoir-accomplir-des-actes, état qui constitue la présupposition de leur accomplissement factice. 5.3 L'éveil consiste à diriger le regard sur quelque chose. 5.4 Etre-éveillé veut dire : subir effectivement une affection; un arrière-plan devient "vivant", des objets intentionnels se rapprochent plus ou moins du Je, celui-ci ou celui-là attire à soi effectivement le Je. 5.5 Il est "auprès de l'objet" lorsqu'il se tourne vers lui.

6.1 En tant que le Je dans cette orientation-vers accueille en soi ce qui lui est pré-donné à travers les stimulations qui l'affectent, nous pouvons parler ici de la *réceptivité du Je*.

7.1 Ce concept phénoménologiquement indispensable de réceptivité n'est d'aucune façon en opposition d'exclusion avec le concept d'*activité du Je*, sous lequel il faut comprendre tous les actes issus d'une manière spécifique du Je comme pôle; il faut, au contraire, envisager la réceptivité comme le degré inférieur de l'activité. 7.2 Le Je consent à ce qui lui advient, et l'accueille en soi. 7.3 Ainsi distinguons-nous par exemple sous le terme de percevoir, d'un côté le simple avoir-conscience-de dans des apparitions originales (quels que soient les objets représentés dans leur vie originaria). 7.4 De cette façon, un champ de perception complet se trouve –déjà dans la pure passivité – placé devant nos yeux. 7.5 D'un autre côté, il y a sous le terme percevoir, la perception active comme *saisir* actif d'objets qui s'enlèvent dans le champ perceptif qui les débordent. 7.6 De même nous pouvons avoir un champ de ressouvenir, et cela déjà dans la pure passivité. 7.7 Mais là aussi le simple apparaître du souvenir n'est pas encore sa saisie active, ni le ressouvenir dans son s'emparer-de ce qui apparaît ainsi (et nous "frappe"). 7.8 Manifestement, *le concept normal d'expérience* (perception, souvenir, etc.) vise l'expérience *active* qui se parachève ensuite en explication.

Essai de condensation du § 17

Rappel des résultats du §15 et 16

1-1 Tout ce qui s'enlève dans un champ, l'articulation du champ selon les similitudes et les différences, et la constitution de groupes qui en résulte, le fait pour des membres singuliers de s'enlever d'un fond homogène, tout cela est le produit de synthèses associatives d'espèces très variées.

Éléments de description

1.6 Le donné sensible s'enlève de par son intensité d'une pluralité de données co-affectants. 2.2 L'insistance a des degrés et de plus est plus ou moins proche du Je.

1.7 Il en est ainsi, s'il y a par exemple dans la sphère sensible un son, un bruit, une couleur, plus ou moins insistants. Ils se trouvent dans le champ de perception et s'enlèvent par rapport à lui, exerçant sur le Je, alors qu'ils ne sont pas encore saisis, une stimulation plus ou moins puissante, plus ou moins faible.

3.2 La stimulation exercée par l'objet intentionnel tourné vers le Je attire celui-ci plus ou moins fortement, et il s'y abandonne plus ou moins.

3.5 Cette orientation-vers est d'abord un processus intermédiaire : le se-tourner-vers s'achève avec l'être du Je auprès de l'objet, et sa saisie par contact.

3.1 Un élément nouveau se fait jour quand *le Je cède à la stimulation*. 4.4 Le Je ne s'abandonne pas nécessairement tout entier à une stimulation puissante:

3.6 Avec cet abandon du Je à l'objet, une nouvelle tendance a fait son apparition : une tendance issue du Je et dirigée sur l'objet.

Récapitulatif de l'analyse

3.7 Nous devons donc distinguer :

1) La tendance qui précède le cogito, *la tendance en tant que stimulation*, cette tendance a deux côtés : a) *L'insistance*, l'attrait que le donné exerce sur le Je; b) du côté du Je, *la tendance à s'y adonner*, le être-attiré-par, être affecté du Je lui-même.

2) L'orientation-vers comme *action qui résulte* de la tendance.

Définitions

5.1 L'accomplissement de l'orientation-vers est ce que nous appelons *l'être-en-éveil du Je*, il consiste à diriger le regard sur quelque chose.

6.1 En tant que le Je dans cette orientation-vers accueille en soi ce qui lui est pré-donné à travers les stimulations qui l'affectent, nous pouvons parler ici de la *réceptivité du Je*. 7.1 Ce concept phénoménologiquement indispensable de réceptivité n'est d'aucune façon en opposition d'exclusion avec le concept d'*activité du Je*, sous lequel il faut comprendre tous les actes issus d'une manière spécifique du Je comme pôle; il faut, au contraire, envisager la réceptivité comme le degré inférieur de

l'activité. 7.2 Le Je consent à ce qui lui advient, et l'accueille en soi.

Commentaire du § 17

Les buts de ce travail de commentaire sont multiples : le premier est sans doute d'aller au bout de son intelligibilité, de faire le tour ce qu'il contient comme information, de pointer les éléments qui resteraient peu clairs ou dont l'interprétation peut susciter des doutes parce qu'ambiguë. Je le fais pour moi, un peu poussé par l'exaspération d'un travail toujours insuffisant pour mettre au clair ce que ces textes veulent dire, dans la mesure où ils sont tellement complexes, avec des retours, des distributions d'informations à la fois relativement redondantes et en même temps plein de différenciations subtiles qui rend par exemple le travail de résumé très difficile. J'espère que ce travail pourra aider d'autres dans la lecture d'Husserl et qu'il m'apprendra de nouvelles choses s'il peut susciter des réactions de la part de ceux beaucoup plus experts que moi dans la connaissance de ce texte, ne serait-ce que parce qu'il a servi de support à un séminaire (95-96 si je ne me trompe) des archives Husserl cf. (Courtine 1996).

Mon second objectif est de lister ce qui soulève des questions dont les réponses peuvent appartenir à une reprise expérientielle et pourrait donner l'occasion de confronter nos descriptions aux conclusions d'Husserl (dans la mesure où lui-même donne peu de description, mais plutôt des assertions généralisantes dont on ne mesure pas toujours la portée). Par là je souhaite revenir sur le travail que demande la reprise d'Husserl en termes de réactivation expérientielle. Il me semble que nous nous laissons facilement séduire par telle ou telle concrétisation (nouveau nom que je donne aux exemples qui sont simplement illustratifs) qu'il propose au passage, sans véritablement creuser tous les attendus et le contexte dans lequel s'insère l'exemple qui nous tente. Ce paragraphe m'avait semblé à première lecture facile et même particulièrement clair par rapport à d'autres ... son approfondissement m'a plongé dans de nombreuses perplexités et doutes sur sa valeur.

Il est clair pour moi en travaillant ce texte, que je ne le lis pas comme un texte philosophique, mais comme un texte scientifique. Si je fais cet effort de commentaire systématique c'est parce que ce paragraphe me paraît exemplaire d'une ambiguïté entre une écriture scientifique et une écriture philosophique. Husserl met ici en place un modèle d'interaction dynamique entre le champ et le Je. Pour modéliser cette interaction il va introduire de nombreuses propriétés, qui ne sont pas toutes explicitées dans ce texte : synthèse, synthèse de recouvrement, synthèses associatives, tendance, être plus ou moins proche du je, céder ou consentir à la stimulation etc, j'y reviendrai en détail plus tard.

1- Le point d'entrée de la modélisation.

Le point d'entrée dans la modélisation est le niveau du cogito, d'un acte déjà complexe. C'est cohérent puisque c'est précisément le niveau où l'acte est conscientisé, ou il est déjà clairement saisissable comme intentionnel et ne pose pas de problèmes méthodologiques pour apparaître au phénoménologue et ainsi être décrit. Ce qui se situe avant ce cogito, est donc introduit de manière logique comme ne pouvant qu'exister auparavant, antérieurement à sa saisie intentionnelle. La couche génétiquement précédente est donc introduite sur le principe qu'il faut nécessairement qu'il y ait déjà quelque chose pour se tourner de manière active vers ce quelque chose. Mais pratiquement l'accès à ce qui est antérieur par essence au cogito, pose le problème de principe que ce dont le sujet n'est pas conscient au moment même ne lui apparaît pas et ne semble donc pas pouvoir faire l'objet d'une phénoménologie ! Il y a là une difficulté qu'Husserl a bien vue, et qu'il lève par une simple affirmation non discutée (2.3) selon laquelle les propriétés appartenant au champ, l'évolution de ce que je moi l'interaction champ/sujet sont « constatables très aisément » et « que la phénoménologie peut les montrer » :

« 2.3 Ces différences dans l'insistance et dans les stimulations correspondantes exercées sur le Je, nous pouvons les constater très aisément dans le champ de conscience par une vue rétrospective –ce sont des données que la phénoménologie peut montrer –, de même que nous pouvons apercevoir le lien de cette gradation avec d'autres moments de l'impression, comme la continuité de la mise en relief, l'intensité (91), et tous autres moments plus médiats appartenant au domaine de l'association prise au sens le plus large. »

Son texte joue un peu le rôle d'un contre-message, si c'est si aisé, est-il besoin d'interrompre le cours d'une analyse centrée sur le contenu, pour affirmer ce qui va de soi ? Pour moi **cela introduit une première question relevant d'une vérification expérimentale** : l'analyse a posteriori de la structure du champ, relativement à un événement singulier qui s'enlève sur l'arrière-fond est-elle accessible expérimentalement ? si oui, est-ce aisé pour tout le monde ? y a-t-il des conditions d'effectuation de telles observations ? Car si sur le plan des principes, on peut avoir l'impression que la proposition d'Husserl est fondée, sur le plan de la réalisation pratique il fait référence à des distinctions subtiles, pas à des ressouvenirs d'actes eux-mêmes déjà élaborés au plan réflexif. Sommes nous capables d'accéder a posteriori à ces différentes synthèses qui animent le champ de pré donation, sommes nous capables de distinguer a posteriori entre les intensités de stimulation, d'insistance, leur variation de degrés etc ? Si c'était si évident serait-il nécessaire de préciser que la phénoménologie « peut les montrer », ce dernier terme me semble bien devoir être lu comme la référence au plan des faits avant d'aller vers l'analyse eidétique. Si je ne peux pas

montrer (c'est-à-dire décrire dans sa singularité) une expérience où ce dont je parle est présent, alors ce dont je parle n'a qu'une existence hypothétique construite uniquement sur la base d'une nécessité logique par exemple, donc sans référence directe à l'expérience.

2- Les éléments de l'Interaction : le champ et le Je.

La modélisation met en scène deux termes : le champ et le Je, et ce dans le cadre d'une interaction où chacun des deux jouent un rôle, chacun module le rôle de l'autre, en pondère l'influence. Cette interaction est dynamique : des tendances, des insistances, des mouvements de rapprochement ou d'éloignement ont lieu, ils impliquent une gradualité et s'inscrivent dans une temporalité. Le tout conduit à un point de transformation, d'émergence d'une nouvelle situation, d'un nouveau mode de relation entre le champ et le Je. Nouveau mode qui n'est d'ailleurs pas un point terminal, mais seulement l'amorce d'autres développements génétiques plus élaborés. On a ainsi une véritable physique qualitative de la structure des échanges entre le champ (ici le champ sensible, relevant des organes des sens) et le Je.

Voyons ce qu'Husserl donne comme indications :

2.1 Le champ

La toile de fond est donc que le champ est structuré (synthèse passive, associative) et qu'il y a donc de l'hétérogénéité de manière constitutive.

Deux paramètres sont indiqués comme jouant dans le fait qu'un élément s'enlève sur le fond, qu'il se détache,

- son intensité, avec la loi dérivée : plus c'est intense, plus cela se détache, plus la stimulation est forte,

Contrairement à ce que la première réduction scientifique avait annoncé c'est le moment où l'auteur se sent obliger de considérer un autre cas que celui de l'expérience sensible, pour indiquer que pour les pensées il y a quelque chose « d'analogue », mais bien sûr « il n'est alors pas question de discontinuités qualitatives ».

- sa plus ou moins grande "proximité du Je",

Ce point n'est pas explicité, qu'est-ce qu'une "proximité du Je" ? On pourrait le comprendre comme une réintroduction de la structure des expériences passées qui font que certains stimulus sont plus familiers, plus pertinents pour le Je du fait de relations déjà formées, cf. le rapport à l'écoute de son propre nom au milieu

d'un brouhaha intense par exemple. Mais je ne suis pas sûr de cette interprétation.

Jusqu'à là on peut dire que cet énoncé est compatible avec ceux de la théorie de la forme et de toutes les analyses en troisième personne qu'elle a pu produire sur la structure du champ, sur l'effet objectif des lois de prégnances et leurs interactions avec la valeur sémantique des stimulus.

Dans la description de la dynamique des effets du champ Husserl introduit une série de termes problématiques. Le premier est une formulation objective neutre : « *ces synthèses ont une force affective propre, elles exercent sur le Je une stimulation* », ce qui n'est que la description du fait que le Je est affectable par le champ, par exemple que les stimuli sont bien dans son champ visuel.

Le terme suivant est plus curieux dans la mesure où il semble prêter une intentionnalité aux éléments du champ (intentionnalité au sens de finalité, de projet, pas au sens phénoménologique) indépendamment du sujet qui n'en a pas encore une conscience réfléchie, ainsi dans le langage d'Husserl le stimulus est plus ou moins « insistant » ? Ou bien « exercent une action insistante ». Le terme est ambigu, puisqu'il peut être entendu simplement comme synonyme de stimulation plus ou moins forte, plus ou moins intense ou comme « volonté », « intention » de produire un effet, d'obtenir un résultat. On sait qu'il y a des stimulus qui capturent littéralement

les organes des sens par leurs propriétés et leur intensité (un spot clignotant sur un fond homogène ne peut pas ne pas être regardé, une odeur de fumée ne peut pas ne pas être prise en compte jusque dans le sommeil, etc.) c'est sur cette base par exemple qu'ont été conçus de nombreux signaux de dangers, ou des effets publicitaires, dans tous les cas il s'agit de capturer l'attention sans l'assentiment du sujet. Mais précisément ce sont des exemples sans gradation et sans participation du Je, c'est le corps qui répond au sens le plus physiologique du terme et les stimuli ont été choisis par d'autres hommes, c'est la projection de leur propre intentionnalité que l'on retrouve dans la sonnerie d'un réveil ou d'un téléphone.

Le terme d'insister est maladroit en ce sens qu'il semble introduire une autonomie du champ de la production d'effets sur le Je. Mais l'ambiguïté est encore plus grande quand Husserl dit : « *ce qui se détache ... nous frappe ...*

cela veut dire qu'il développe une tendance affective dirigée vers le Je ». Le terme de « tendance » appartient à la psychologie de l'époque et s'est révélé peu clair dans le sens où il prête une force immanente, finalisée, à un sujet, mais il est pire quand on l'attribue à un objet, à un stimulus. Or tout le § 17 est structuré par la notion de tendance ! ?

Le dernier pas est celui de « dirigée vers le Je » qui parachève l'idée d'une intentionnalité propre au stimulus qui « se dirige » et pas n'importe où mais « vers le Je » ? Comment comprendre ce langage ? Comment traduire ce langage dans des termes qui se prêteraient à une vérification expérientielle ? N'y a-t-il pas là une confusion entre le plan objectif et ce que le sujet attribue, prête à ce champ, sans que cette interprétation finaliste doive être prise au sérieux ? Ou bien effectivement on passe sur le plan de la pensée magique, attribuant aux choses et au monde des intentions qui nous visent, ce type d'interprétation est usuel dans de nombreuses cultures, y compris la nôtre, mais est-ce cela qu'Husserl voulait dire ? Comment trancher entre ces différentes interprétations ? Faut-il simplement le faire ou laisser dans l'ombre cette partie de la modélisation ?

2.2 Le second membre de l'interaction : le Je

Passons du côté du Je, le second membre de l'interaction.

* Le Je est décrit comme « tendanciellement tourné vers le champ » et qu'il a « une tendance à s'adonner à cette stimulation », ce qui paraît acceptable, quoiqu'on ne voit pas ce qui pourrait permettre de confirmer ou d'infirmer cette déclaration, sinon qu'il faut bien conceptualiser le sujet comme un système stable et ouvert (formulation cybernétique reprise par la théorie opératoire de J. Piaget). Ce que déclare cette phrase c'est que le système est ouvert à la stimulation, il est constitutivement organisé par une protension principielle (c'est-à-dire que dans tous les présents vivants, il y a simultanément une ouverture, un contact, une conservation provisoire du juste passé) et il est aussi auto-génératif (il n'y a pas besoin de lui inventer un moteur, une source de changement, c'est comme si le mouvement – au sens le plus large – soit spontané) ; le qualifier de « tourner vers » c'est peut-être aller trop loin dans le sens où il est difficile de concevoir un autre choix que d'être dans le monde, et donc en relation avec quelque champ de stimulation possible en permanence. Pour le moment c'est une phrase qui n'apporte pas grand-chose.

* Husserl rajoute que le Je « est attiré », « que le donné exerce un attrait sur le Je », que le Je « a tendance à s'adonner à cette stimulation ». On a donc là une escalade vers l'attraction, voire l'addiction du Je pour la stimulation, mais là encore à quoi cela pourrait-il s'opposer ? En quoi dire cela est-il informatif ? Comment serait-il nécessaire de penser une consigne expérientielle pour qu'elle permette de formuler des questions qui nous permettraient de confirmer ou d'infirmer une telle description ? Il est vrai que si je réintroduis l'histoire du sujet, je vais montrer facilement en troisième personne que certaines informations, certains signaux sont détectés de façon plus précoce suivant le sens, la motivation, les besoins du sujet, toutes variables que l'on peut aisément manipuler expérimentalement. Mais il me semble qu'alors nous ne sommes plus au même niveau de description qu'Husserl, il s'agit de la sémantique du champ, de sa valeur pour moi.

Je me souviens d'avoir séjourné au mois de mars dans une maison de village mal chauffée, sans provision de bois. Toutes les promenades, tous les déplacements à pied ou en voiture se transformaient involontairement en détection d'indices basés sur : « ça se brûle, on peut le ramasser », « ça ne peut pas se brûler », « ça ne peut pas se débiter ou se transporter » le monde se résumait à la propriété de pouvoir être amené dans la cheminée ou non. Mais ce n'est pas un attirer-vers à un sens générique comme le suggère Husserl, c'est un attiré-vers motivé par des circonstances.

On sait que tout organisme mis dans un environnement nouveau a une activité d'orientation et d'exploration, est-ce de cela qu'il s'agit ? Qu'est-ce que veut dire Husserl quand il précise (avec en plus la modalisation : pour ainsi dire) que le Je « se porte pour ainsi dire au-devant de la stimulation » ! Surtout dans le cadre du moment où le Je n'est pas encore dans une activité intentionnelle, n'a pas encore de maintenir en prise, de visée ? Ne suffit-il pas de dire que les propriétés fondamentales du Je sont d'être organisé, ouvert et dynamiquement stable ? Peut-on lui prêter des « tendance à » en plus ? La question serait : si l'on fait abstraction de l'histoire du sujet, pourrait-on montrer qu'il est plutôt neutre, simplement ouvert à ce qui est possible, ou qu'il aurait une tendance à, ou qu'il n'aurait pas tendance à ?

Le second membre de l'interaction est semble-t-il analysé d'une façon tendancieuse par Husserl, mais comme on peut lui prêter avec certitude le fait que l'auteur n'est pas sot, la question demeure : ces déterminations problématiques du Je avant son éveil ont-elles un sens particulier qui m'aurait échappé, ou bien est-ce l'empreinte non questionnée de la psychologie et des théories de son époque ? [De plus, je ne découvrirais et ne prendrais conscience que très tardivement à la toute fin de la rédaction de ce texte, du fait qu'Husserl fixe l'attention sur le fonctionnement du Je, sans jamais donner une définition satisfaisant du Je, sans jamais préciser qu'est-ce qu'il entend par Je. Ce vide définitionnel, me

conduit à le remplir de mes présupposés de psychologue et à traiter ce Je comme un sujet, je ne crois pas que cela soit le sens que lui donne Husserl. Mais la question du Je comme pôle des vécus semble être une question très controversée au sein des publications philosophiques.]

3 La dynamique de l'interaction

Quelle que soit la valeur de l'analyse des deux éléments en interaction, il n'en demeure pas moins qu'il y a une interaction et qu'elle se déroule suivant trois étapes : un processus avant l'éveil du Je ; puis un passage, un point de changement et d'apparition comme résultat d'un élément nouveau : l'éveil du Je qui est donc le point de convergence de l'analyse ; un nouveau processus comme prolongement possible ayant elle-même sa dynamique propre esquissée en 3.7.2 et 4 en entier.

3.1 Avant l'éveil du Je

Le déroulement de cet **avant l'éveil** du Je est modélisé par Husserl :

- comme se déroulant de manière graduelle et non binaire : « une tendance graduée relie les phénomènes », « cette orientation-vers elle-même est d'abord un processus intermédiaire : le se-tourner-vers s'achève avec l'être du Je auprès de l'objet, et sa saisie par contact ».

- ce qui introduit une temporalité, un tempo, un rythme dans le déroulement de l'interaction,

- des étapes qualitativement différentes : différenciées par le fait que « l'insistance a des degrés », « qu'elle peut avoir des liens avec d'autres moments de l'impression, comme la continuité de la mise en relief, l'intensité, et d'autres moments plus médiats ... ».

- des esquisses de lois qui rendent compte de cette dynamique : « l'insistance est conditionnée par le mode plus ou moins net du s'enlever-sur », « plus forte est cette affection, d'autant plus forte la tendance à s'y abandonner », « le Je ne cède pas forcément », ou « le Je ne s'abandonne pas nécessairement tout entier ».

Sur tous ces points, il faudrait produire nos propres descriptions pour voir si notre modélisation recouperait celle d'Husserl. D'autre part, certains points ne présentent d'intérêt que si on peut en préciser la formulation et les paramètres, car sinon ce n'est ni vrai ni faux simplement trop vague : par exemple la gradualité, pourquoi pas, mais si on n'en passe pas dans la description empirique ... ; ou bien l'existence d'un tempo ... pourquoi pas ...

3.2 Le point de passage

« Un élément nouveau se fait jour quand le Je cède à la stimulation 3.1 », « le se-tourner-vers s'achève avec l'être du Je auprès de l'objet, et sa saisie par

contact 3.5», « une nouvelle tendance a fait son apparition : une tendance issue du Je et dirigée sur l'objet 3.6 », « l'accomplissement de l'orientation- vers est ce que nous appelons l'être-en-éveil du Je 5.1 ».

Ce qui est nouveau c'est l'existence d'un changement qui présente plusieurs facettes simultanées : 1/ le Je s'abandonne à la stimulation, 2/ il saisit par contact cet objet, 3/ cela s'accompagne de modification de la position du champ et de modification qualitative des vécus, 4/ enfin une tendance nouvelle fait son apparition « issue du Je et dirigée sur l'objet » que l'on peut qualifier d'activité –élan- vers accompli et issu– du Je et qui « **résulte** » de ce qui précède.

1/ Ce qui est un peu troublant c'est l'hésitation d'Husserl entre un langage descriptif passif : « le Je cède à la stimulation ^{3.1} », « il s'y abandonne plus ou moins ^{3.2} », « avec cet abandon du Je à l'objet ^{3.6} » et un langage actif, ou ambigu à limite d'une interprétation soit passive soit active, qui peut être entendue comme signifiant un choix volontaire ^{3 : 7.2}

« le Je consent à ce qui lui advient et l'accueille en soi ». D'autant plus que cette seconde formulation arrive au moment où Husserl réinterprète la passivité comme le degré inférieur de l'activité ? ! Consentir semble clairement relever d'un choix, d'une décision, même si c'est relativement à quelque chose que l'on peut concevoir comme s'imposant de par sa seule intensité.

Il serait intéressant de revenir sur nos propres descriptions de manière à déterminer s'il y a plusieurs types de passages possibles ou un seul et s'il relève d'un choix ou non. Il me semble que là encore il y a la matière à une exploration expérientielle préparée et structurée par une question relativement précise.

2/ L'achèvement de ce mouvement interactif est décrit : « avec l'être du Je auprès de l'objet, et sa saisie par contact ^{3.5} » qui n'existait pas auparavant. Quand Husserl parle de ce moment il le fait quasiment toujours en termes de métaphore kinesthésique : saisie, maintenir, contact, tenue, retenir. J'avoue que cela me séduit dans la mesure où j'ai tendance personnellement à faire de même, et à

³ On retrouve la même ambiguïté dans l'étude de la rétention dans les Leçons sur la conscience intime du temps, entre le côté actif et volontaire du « je le retiens encore du § 8 » et l'analyse expérientielle descriptive qui consiste à dire que c'est de la rémanence, que cela se tient tout seul, que c'est lié seulement au fait que le présent n'est pas un point, mais qu'il a une épaisseur, et pendant ce moment là ça se tient tout seul ; d'ailleurs dans e et j n'y a-t-il pas une distinction entre le champ de passivité et la saisie, ou même ici entre l'affection et le se diriger vers ?

trouver très commode ces métaphores (non, plus que commode, je les évalue comme étant subjectivement adéquate à la description de mon expérience). Alors que d'autres métaphores du monde intérieur de Husserl ne me conviennent pas du tout : comme ce passé qui pour lui inévitablement « tombe » ou « retombe », ou comme ces exemples qui quand ils sont encore vagues « flottent » devant lui.

Cependant, il est clair que cette formulation est et reste une métaphore et qu'il est difficile de savoir qu'en faire du point de vue scientifique. En fait quelle que soit la métaphore employée, qu'elle soit kinesthésique, visuelle, auditive ou autre (on pourrait faire une enquête, ne serait-ce que pour montrer que la métaphore kinesthésique n'est qu'une des métaphores possibles et ne correspond pas à un trait d'essence, mais à une variante possible du vécu de modification) la question est de savoir s'il existe effectivement un seuil, un point col, un point de changement subjectivement identifiable. Mais précisément la nature du critère de seuil n'est pas très claire, sachant que la dynamique du s'orienter-vers est elle-même graduelle (« le Je s'abandonne plus ou moins ^{3.2} »).

A quel moment, suivant quels critères déterminer qu'il y a contact, éveil-du-Je, qui n'existait pas auparavant ? Il me semble qu'il y a là des questions qui peuvent se prêter à une exploration basée sur une approche expérientielle.

3/ Ce moment particulier s'accompagne de deux modifications :

a) du côté du champ d'une modification de position : « ^{3.4} tendance de l'objet intentionnel à passer de la position en arrière-plan à la position face au Je » ; ce qui est une formulation spatialement curieuse, à moins qu'il n'y ait un problème de traduction, puisque ici ce qui est opposé c'est le fond à juste devant, alors que ce qui semblerait plus juste spatialement ce serait l'opposition sur le côté par rapport à ce qui est devant, dans la mesure où un objet peut être en face proche ou lointain, au premier plan ou à l'arrière plan. Peut-être la difficulté provient de la référence privilégiée à la perception visuelle où l'attention portée à un objet intentionnel se traduit par une focalisation au sens physique d'amener l'objet dans le champ focal qui a le plus haut niveau de discrimination. D'une manière ou d'une autre la prise en compte d'un nouvel objet dans le champ s'accompagne d'un ajustement positionnel, spécifique à la sensorialité impliquée. Est-ce là ce que vise Husserl ?

b) du côté du vécu intentionnel on a une modification qualitative : « ^{3.4} c'est un changement qui est corrélativement changement de tout le vécu intentionnel d'arrière-plan en vécu de premier plan : le Je se tourne vers l'objet », ici nous ne sommes pas dans une métaphore spatiale, mais dans une hiérar-

chie d'intérêt. L'arrière plan peut déjà affecter sans que le Je ne soit tourné vers lui (ne le prends pas pour thème, n'y porte pas intérêt), avec le changement, les vécus d'arrière-plan deviennent (plus ou moins) des vécus de premier plan, sur le modèle des distinctions propres aux mutations du passage de l'arrière-plan, au co-remarquer, ou du co-remarquer au remarquer secondaire, ou du secondaire au primaire dans lesquelles la « fonction élective » de l'attention n'est pas d'abord spatiale mais hiérarchisante : depuis ce qui est très privilégié vers ce qui l'est moins.

Ce qu'exprime là Husserl paraît séduisant au sens de convainquant de soi-même, pourrions-nous vérifier si nous savons retrouver les mêmes éléments descriptifs, la différenciation entre changement de position de l'objet et changement dans la hiérarchie d'intérêt est-elle pertinente, épuise-t-elle ce que l'on peut décrire qui nous paraîtrait essentiel pour saisir les traits caractéristiques des changements ?

4/ Enfin, appartenant à ce point de passage et simultanément au début de la suite apparaît une activité nouvelle du Je comme orientation active-vers, (le Je se tourne vers l'objet), dans laquelle apparaît un ^{3.7.2}« cogito en acte » (donc pas un cogito au sens réflexif, un cogito en acte est encore un cogito pré réflexif), et tout cogito est « un élan-vers accompli par le Je et issu du Je ». Il s'agit donc bien d'un passage sans ambiguïté à une activité du Je, à un élan vers. Le terme d'attention n'est pas présent dans ce paragraphe, mais toute la démonstration a bien pour but d'établir l'apparition de cette nouvelle tendance qui se confond avec un changement de direction de l'attention (cf. p 70).

Comme dans la question précédente il peut être questionné expérimentalement la possibilité de discriminer un avant l'orientation active et début d'engagement dans l'orientation active.

Ce qui est problématique c'est ici l'introduction d'une causalité : « 3.7.2 L'orientation-vers comme action qui **résulte** de la tendance ... ». Le terme résulter introduit un sens plus précis à la démarche d'Husserl. Cette généalogie est une manière de montrer que l'étape 1 est antérieure à l'étape 2, qu'il y a donc un précurseur plus proche de l'originaire, mais de plus que l'étape 2 est causée, résulte de l'interaction qui a précédé (pas seulement la tendance du je à être attirée par les objets, mais aussi la tendance des objets à insister auprès du Je ? ?). Il me semble qu'il y a là un point qui n'a pas été questionné sur le statut exact de la démarche génétique sur sa valeur descriptive / explicative, sur le modèle d'explication comme recherche des causes qui s'y introduit. Car pour établir une cause, il faut plus qu'une relation de succession, il faut établir la nature du mécanisme causal.

Il y a là non pas une question expérimentale mais une question théorique à clarifier.

3.3 Développements possibles de l'orientation-vers.

L'essentiel est fait, le passage a été analysé, expliqué, l'ouverture vers toutes les conduites plus complexes est opérée. Mais avant de passer aux niveaux immédiatement suivants : la saisie simple et la saisie explicite, Husserl prends le temps de détailler l'effectuation possible de cette orientation-vers naissante, ce qui va lui permettre en particulier à travers les modalisations de cette effectuation de rendre compte de leurs effets pour rendre compte de la genèse de la négation, de la possibilité etc.

i/ pour les modalisations, c'est à peine esquissé et renvoyé aux § à venir « ^{3.7.2} Cette effectuation peut être empêchée ou non empêchée, plus ou moins parfaite, de tout cela nous aurons à parler de façon détaillée ».

ii/ de la même manière que la force de la tendance en tant que stimulation avait des variations d'intensité, un tempo variable, la force de ce qui s'ensuit peut « 4.3 Corrélativement, la nature et le tempo de ce qui s'ensuit peuvent présenter des différences analogues », cependant Husserl suggère une rupture entre les variations de la stimulation et celles de la seconde « mais sans que ces différences soient déterminées par les premières ». Et il précise : « le Je ne s'abandonne pas nécessairement tout entier à une stimulation puissante : il peut l'admettre suivant une intensité variable. Certes, l'augmentation de la force affective est déterminée nécessairement par certaines altérations du mode de la donnée perceptive de l'objet ... mais un tel mode de donnée ne suffit pas à lui seul à susciter une orientation du Je. ... et même si l'on subit une contrainte momentanée, il se peut que ce ne soit qu'une orientation secondaire, marginale, un être-empporté, un raptus strictement momentané ne s'accompagnant pas d'une attention « détaillée » ». Husserl donne plusieurs concrétisations illustratives pour mettre en valeur cette indépendance possible entre les propriétés de la stimulation et le devenir de l'orientation du Je.

- par exemple, le sifflement d'une locomotive qui passe devant nous (4.4), cf. aussi p 70 « l'aboïement d'un chien qui « retentit à nos oreilles » sans que nous lui ayons antérieurement prêté attention, ni que nous nous soyons tourné vers lui pour le prendre pour thème.

- « On ne fait pas attention à une stimulation puissante si l'on est en conversation avec une personne « importante » ...

Si je me place avec l'œil du psychologue, il manque ici la dimension inhibitrice de l'attention, et de manière générale la dimension du contrôle qui n'est esquissés que par ses résultats (le Je ne s'abandonne pas nécessairement tout entier, ou le rôle du contexte : si l'on est en conversation avec une personne importante, donc si on maintient son attention ce qui est le plus fortement motivant, mais pour

cela on voit bien qu'il faut un mécanisme qui permette de gérer l'orientation de l'attention malgré les sollicitations parasites).

On a donc ici une modélisation de l'évolution possible du s'orienter-vers qui est caractérisée suivant trois paramètres : 1/ ses modalités, 2/ ses variations en intensité, suivant un tempo variable, 3/ sa détermination indépendante de ce qui l'origine.

Arriver à ce point de l'analyse du § 17 on peut voir que dans la séance du séminaire de pratique phénoménologique nous avons choisi d'étudier de manière expérientielle ce qui était le plus facile et le plus suggestivement indiqué par la présence d'exemples (de concrétisations illustratives). Le plus facile, parce qu'il est plus aisé de travailler avec l'orientation-vers une fois accomplie que d'analyser ce qui n'est pas encore apparaissant dans l'interaction insistante ; plus suggestif, parce que les concrétisations nous tendent les bras pour, non pas inventer une expérience, mais transposer celle qui nous est suggérée par la concrétisation. Dans un premier temps notre expérientiation a donc porté sur le contrôle de l'attention principale par rapport à ce qui pouvait s'imposer à elle de manière transitoire : se laisse-t-elle entraîner, comment s'opère le maintenir sur le thème principal, comment s'efface, disparaît, est lâchée, la stimulation passagère ? Mais bien sûr le fait qu'un nouvel élément du champ émerge, s'enlève sur l'arrière-fond permet de revenir sur la première partie de l'analyse : la dynamique du s'enlever d'un nouvel élément nous met au défi d'en retrouver la trace la plus originaire, dont nous savons qu'elle n'est accessible qu'*a posteriori*. Reste à savoir si nous avons des éléments de description sur le passage, l'apparition de l'éveil-du Je vis à vis de la nouvelle stimulation ? Ce qui m'apparaît maintenant en formulant ces questions après coup c'est qu'il aurait été nécessaire de faire ce travail d'étude du texte avant le séminaire de manière à se retrouver de plain-pied avec l'ensemble des questions possibles et pouvoir à la fois choisir l'expérientiation en connaissance de cause des possibles, mais aussi en repérant les questions qui se poseront de toutes manières. Je veux dire que quel que soit le point d'entrée toutes les questions se reposent à un moment ou à un autre pour autant que nous les ayons identifiées comme étant des questions à se poser. Une des fonctions de la lecture attentive des textes d'Husserl est de repérer à travers le cheminement de son analyse et l'expression des résultats partiels quelles sont les questions auxquelles il essaie de répondre et qu'il estime nécessaire d'aborder. Dans la mesure où ce travail est déjà fait, il serait important de s'en approprier les résultats pour pouvoir en vérifier le bien-fondé, et éventuellement se poser les questions qui n'ont pas encore été soulevées. Bien sûr, il n'est pas inintéressant de faire notre propre trace, mais en ce moment cela me fait penser à une recherche empirique qui n'aurait pas fait le tour des résultats déjà

précédemment établis ! Avant de revenir sur nos propres descriptions et ce qu'elles révèlent, finissons d'indiquer le contenu du § 17 jusqu'au bout.

Juste pour résumer tout ce qui précède : nous avons trois grandes questions de recherche correspondant aux trois étapes : avant l'éveil, l'éveil, le développement de l'éveil :

1/ Sommes nous capables de décrire l'interaction avant l'éveil ? Le faisons-nous dans les termes d'Husserl ? La description des éléments en interaction, de leur dynamique, l'évolution de l'interaction.

2/ Pouvons-nous décrire le passage à l'éveil du Je. Quel critère pour l'établir ? Est-ce une saisie ? Est-ce un contact ou autre ?

3/ Quelle est la dynamique de l'évolution de ce qui vient de s'enlever-sur ? Comment le Je le gère par rapport à l'ensemble de ce à quoi il porte attention dans toutes les modalités de la structure du champ et de la fonction élective de l'attention. Mais aussi comment se gère l'inhibition, le contrôle des directions principale et secondaire de l'attention ?

4. La fin du paragraphe : définitions l'être en éveil du Je, réceptivité du Je, concept normal d'expérience.

Ces trois derniers paragraphes posent des définitions. Ce qui chez Husserl est toujours intéressant à noter puisque chaque définition fixée devient opératoire pour la suite d'une manière très cohérente dans le style des mathématiciens.

4.1 Définition de l'être-en-éveil du Je.

« L'accomplissement de l'orientation-vers est ce que nous appelons *l'être-en-éveil du Je* ^{5.1} » ; et plus loin : « l'éveil consiste à diriger le regard sur quelque chose » ce qui est l'exacte définition de l'attention comme fonction élective.

4.2 Définition de la réceptivité du Je.

En tant que le Je accueille en soi ce qui lui est pré donné à travers les stimulations qui l'affectent, nous pouvons parler de réceptivité du Je (6.1). La question qui se pose dans cet échange de synonymes accueillir = réceptivité, est de savoir comment est établi le sens d'accueillir ?

L'activité du Je comprend tous les actes issus d'une manière spécifique du Je comme pôle (7.1) et par rapport à cette définition – dont je n'aperçois pas bien la valeur opérationnelle – la réceptivité est conçue non pas par opposition à l'activité, mais comme le degré inférieur de l'activité (inférieur par rapport à quelle propriété d'ailleurs ?). Ce qui conduit Husserl à passer du terme accueillir qu'il a utilisé jusqu'ici et qui est un peu ambigu (la fonction d'accueillir peut se concevoir dans un continuum d'activité, passivité) au terme plus activement connoté de consentir. Avec cette belle synthèse qui brouille les cartes : « Le Je consent à ce qui lui advient et l'accueille en soi. J'avoue que

pour ma part je ne me sens pas très éclairé. Peut-être cette ambiguïté est-elle constitutive de ce point de passage de l'amorce du s'orienter-vers ?

Dans le style inimitable d'Husserl, ce dernier nous fait la faveur de deux exemples qui sont plutôt me semble-t-il des illustrations des conséquences de ce qui vient d'être dit rattaché aux domaines de la perception externe et du souvenir.

« Ainsi distinguons-nous par exemple sous le terme de percevoir, d'un côté le simple avoir-conscience-de ... de cette façon un champ de perception complet se trouve placé devant nos yeux déjà dans la pure passivité (7.3/4) » et « d'un autre côté la perception active comme saisir active d'objets qui s'enlèvent dans le champ qui les déborde (7.5) ».

Extension à la mémoire : « de même nous pouvons avoir un champ de ressouvenir dans la pure passivité déjà », « mais là aussi le simple apparaître du souvenir n'est pas encore sa saisie active ... (7.6 et 7.7).

4.3 Définition du concept normal d'expérience

Cette définition fait échos à d'autres discussions introduites par Husserl à la fois dans l'introduction d'« Expérience et Jugement » et dans « Logique formelle et transcendantale » qui devait lui servir d'introduction. En ce sens le concept d'expérience est un grand enjeu puisque précisément il renvoie à la couche originaire et que son sens courant lui, renvoie à la première couche d'activité, celle ou l'orienter-vers, ou l'éveil du Je est déjà fait. Ce paragraphe a donc aussi pour but de différencier entre le sens courant et le sens technique d'expérience : « Manifestement, le concept normal d'expérience (perception, souvenir, etc.) vise l'expérience active qui se parachève ensuite en explication (7.8) ».

La réactivation expérientielle

Tâche retenue

A partir d'un travail de commentaire du § 17, nous avons choisi un cadre d'expérience. L'idée de base était d'écouter quelqu'un qui s'exprime, donc de fixer notre attention (de prendre pour thème) sur son discours, dans le fait de suivre ce qui est dit et de le comprendre et en même temps d'observer comment des éléments du champ (externe / interne cela n'a pas été délimité) auxquels nous ne prêtons pas attention, que nous ne « remarquons » pas, peuvent se détacher de l'arrière fond, voire s'imposer à nous, peut-être modifier le cours de l'orientation de notre attention, ou même modifier le thème et nous faire prendre un nouveau thème. L'expérience a été proposée une première fois dans la foulée de l'échange préparatoire à ce que voulions faire : « Vous qui m'écoutez, pouvez-vous en même temps

orienter votre attention vers ce qui traverse votre champ de conscience, ce qui s'enlève sur l'arrière-fond tout en continuant à suivre ce que je dis et même participer à la discussion ? »

Puis après un échange sur la manière de cadrer le protocole d'expérience nous décidons de refaire l'expérience "pour de bon".

Description de ma propre expérience

Je suis dans un cas un peu particulier parce que dans la première expérience, je ne faisais pas qu'écouter, mais je parlais en même temps que j'ai cherché à déplacer mon attention pour pouvoir contenir en même temps ce que je faisais et la conscience de ce qui traversait l'arrière fond et qui se détachait par moment de façon à la fois très nette et transitoire. Je reproduis mes notes ci-dessous, j'ai pris un exemple où pendant que je parle un bruit de mobylette m'est devenu apparent, le bruit a été progressif puisque l'engin arrive du bout de la rue qui est en sens unique et le début de la possibilité physique de l'entendre est assez loin puisque la rue est longue et que nous sommes loin du début. C'est un point important à considérer, puisque contrairement au champ visuel qui est déjà là en pleine actualité pour ce qui rentre dans mon champ visuel, le son est progressif, il va entrer dans l'arrière fond à la fois spatialement, physiquement, avec une intensité progressivement croissante, et intentionnellement. En fait c'est le cas de toutes les stimulations sensorielles transitoires qui physiquement s'éteignent : un visuel en mouvement (objet ou image sur un écran par exemple), un son, une musique, une odeur ou une saveur, une pression, un contact sur la peau ou le corps à travers les vêtements. Finalement le visuel statique est très particulier, dans le sens où il est le seul à être immobile et permanent.

Fac-similé de ma feuille de note, rédigée à la fin de l'expérience en même temps que tout le monde avait la consigne d'écrire, ce qui nous a prit à peu près une demi-heure. J'ai repris les mots exacts et la présentation spatiale y compris la numérotation. Au moment de l'écriture nous n'avions encore eu d'échange verbal entre nous sur le contenu de nos expériences personnelles.

- 1- quand je parle en faisant attention à ce que je dois dire (je l'élabore, je suis actif) alors il y a peu de choses qui me détournent.
- 2- Quand j'écoute, les focalisations annexes semblent s'imposer à partir d'une certaine force, intensité (pour le son), et dans le juste après-coup je mesure ce qui précède, comme si à

partir de maintenant j'entendais ce qu'il y avait avant, pour le visuel cela semble différent.

Si j'essaie de remonter encore plus en amont, j'ai l'impression que le son avant d'être son, est comme une forme-mouvement, qui se lève et vient vers moi, grise, comme une boule, et j'en associe la compréhension au sentiment intellectuel, au fait que je ne suis pas tourné dans le souvenir vers des formes sans contenu objectif précis.

Mais dès que je m'accorde sur ces signaux alors il est manifeste par exemple qu'il y a un précurseur non sonore du son - du moment où le son est saisi.

Au moment de la saisie, l'exemple que j'évoque et que je reproduis à chaque passage dans la rue, me montre qu'il y a une intention de ne pas garder qui est présente, de ne pas adhérer, de ne pas retenir, qui pourrait être autre, soit que j'y aurais de l'intérêt, soit que je manquerais de détermination.

L'aspect précurseur ne m'est pas apparu immédiatement, mais comme dans une présentification du moment de la saisie qui donne en même temps "à la volée", au passage, furtivement, une indication qui ne peut être qu'entraperçut, qui ne peut pas être fixé.

*. précurseur dans l'ombre de ce qui est saisi,
qualité de l'acte de saisir/acueillir*

*parce que cela s'impose
mais de ne pas retenir,*

rythme de la fluctuation ? aspects qualitatifs de l'émergence suivant la saillance du stimulus.

Amplification et commentaire de ma description

En résumé, la lecture du § 17 nous a donné trois grandes questions de recherche correspondant aux trois étapes : avant l'éveil, l'éveil, le développement de l'éveil :

1/ Sommes nous capables de décrire l'interaction avant l'éveil ? Le faisons-nous dans les termes d'Husserl ? La description des éléments en interaction, de leur dynamique, l'évolution de l'interaction.

2/ Pouvons-nous décrire le passage à l'éveil du Je. Quel critère pour l'établir ? Est-ce une saisie ? Est-ce un contact ou autre ?

3/ Quelle est la dynamique de l'évolution de ce qui vient de s'enlever-sur ? Comment le Je le gère par rapport à l'ensemble de ce à quoi il porte attention dans toutes les modalités de la structure du champ et de la fonction élective de l'attention. Mais aussi comment se gère l'inhibition, le contrôle des directions principale et secondaire de l'attention ?

Je vais reprendre ma description en suivant le fil de ces questions. Ce qui va me conduire à amplifier mon écriture, dans la mesure où la

première rédaction ne cherche pas à répondre à des questions aussi structurées. Par contre, la reprise de mon expérience avec ces questions, me conduit à rendre explicite des informations présentes implicitement pour moi dans ce que j'avais écrit mais non développées. En particulier, dans la première paragraphie qui suit je décris maintenant ce qu'était l'anté-début de l'expérience, sa mise en place.

Eléments contextuels de mon expérience : l'initialisation de l'expérience, l'attention phénoménologique.

Dans l'exemple que j'ai choisi de présenter, je suis occupé à ce que je suis en train de formuler, et en même temps que je continuais à parler, je me suis mis en projet de porter attention à ce qui peut advenir dans l'entour, de ce qui peut apparaître de nouveau (des sons, des images, des sensations, des pensées, des émotions, des modifications énergétiques) qui ne rentre ni dans ce que j'ai décidé de prendre pour thème : c'est-à-dire la discussion de la méthode que nous allions suivre, ni dans ce qui lui est directement périphérique comme faire attention aux réactions non verbales des autres participants, repérer si quelqu'un veut prendre la parole etc.

Pour réaliser cette posture j'ai modifié mon rapport au monde. J'ai élargi mon ouverture attentionnelle, ma visée, en essayant de contenir/accueillir d'autres informations que celles auxquelles je suis attaché pour accomplir ce que j'ai à faire. Je suis donc attentif à ce qui pourrait s'imposer à moi comme stimulation venant de l'extérieur et ce que cela me fait à l'intérieur. Pour moi, il ne s'agit pas d'un dédoublement, ou d'un retour sur moi, mais d'une amplification, d'un élargissement ; en métaphore spatiale, au lieu qu'il y ait seulement un faisceau très étroit centré seulement sur ce j'ai pris pour intérêt, ignorant et minimisant le reste, je fais un effort (cela ne va pas de soi, il y faut une détermination, et un soutien pour conserver cette nouvelle posture intérieure, en même temps ce concept d'effort n'implique pas un gros effort, une contrainte pénible, mais au contraire un effort léger qui ne demande pas trop de ressources, qui ne demande pas trop d'attention pour être maintenu, ce qui si c'était le cas interférerait et perturberait l'attention principale, il s'agit d'un effort qualitativement léger et pourtant très soutenu) et j'élargis à la possibilité de faire attention – **en plus** du reste – à l'arrivée de nouveaux

n plus du reste— à l'arrivée de nouveaux objets intentionnels dans le champ global. Pour faire l'expérience proposée, je suis donc conduit à modifier profondément mon rapport au monde et à moi-même. Les expériences de l'an dernier où à différentes reprises j'avais proposé **après coup** de prendre pour objet d'attention, ce qui s'était passé avant que l'on prenne la décision de faire attention sur le mode phénoménologique, nous ont montré que si nous n'avions pas de projet d'observation (c'est-à-dire de diriger notre attention sur tel ou tel objet, tel ou tel fragments ou moments) il était encore plus difficile de restituer quoi que ce soit. J'aurais envie d'appeler cette attention particulière une attention phénoménologique.

L'expérience : stimulation sonore graduelle : un bruit de mobylette.

Je fais l'expérience de l'apparition dans le champ d'un nouvel élément : un son de mobylette qui lorsque l'engin passe devant l'immeuble s'impose à moi par son intensité désagréable puis s'éloigne.

C'est un cas particulier dans le sens où la dynamique du son est progressive, le bruit s'amplifie au fur et à mesure que la mobylette se rapproche du n°38 en venant depuis le début de la rue. Il y a une confusion possible entre la dynamique de l'interaction réputée graduelle par Husserl et la dynamique propre de la stimulation qui est elle-même graduelle.

Si j'essaie de suivre le canevas de questions dégagé de la lecture du § 17, je peux dans cette expérience envisager successivement mes propres éléments de réponses à partir des bribes de ma description initiale :

1/ La dynamique de l'interaction dans le champ de pré donation

Je n'ai en réalité pas pu faire autrement que d'écrire ce point en un tout dernier⁴ temps, je

⁴ Inévitablement, j'ai terminé par ce commentaire, par ce qui est le plus délicat à décrire puisque il se situe en amont des trois autres points que je vais décrire ensuite, dans la partie « pré », pré réfléchie par définition, donc pré donnée dans le sens d'antérieur à tout acte intentionnel, antérieur selon Husserl à l'éveil du Je, à la possibilité de tourner son regard, qui présuppose l'objet intentionnel déjà constitué et accessible à la saisie explicative (explicite).

le réinsère en tête de mon analyse pour en faciliter la lecture.

La première question était d'ordre méthodologique : est-il possible d'accéder dans l'a posteriori, après que l'éveil du Je se soit opéré à ce qui en est le précurseur ? Husserl dans le passage 2.3 du § 17 répond par l'affirmative sans avoir besoin d'argumenter, tout en ayant besoin de d'affirmer que c'est possible. Qu'en est-il pour nous, pour moi ?

En fait dans les éléments de compte-rendu que j'ai noté tout de suite après, c'est le point qui m'a le plus intéressé et que j'ai essayé d'explorer assidûment. Il s'agit donc d'exercer une activité qui me permette après coup de saisir un temps qui est objectivement déterminable (depuis le moment où la mobylette a tourné le coin de la rue jusqu'au moment où j'ai vécu qu'elle s'imposait à moi), mais par rapport auquel dans une première phase de restitution je n'ai rien à dire. Autrement dit, comment est-ce que je m'y prends pour tenter de retourner en deçà du moment (si ponctuel) ou de la plage (si graduel) du passage à l'éveil ? Quand j'ai travaillé sur la détermination d'un tel passage dans mon expérience, j'ai remarqué qu'en fixant mon attention sur le moment qui est au-delà de l'éveil, quand le remarquer du son est déjà bien assuré, en le présentifiant de manière à ce qu'il se redonne à moi dans un remplissement intuitif vivant, alors m'apparaissait comme « accolé », comme dans l'ombre immédiate (que je situe mentalement dans une image comme étant à sa gauche dans un mimétisme avec la structure de l'espace réel), un son comme un bourdonnement léger, comme une présence sonore faible et non identifiée.

Ce qui m'a frappé c'est que je ne peux pas présentifier ce bourdonnement sans me redonner d'abord le moment plus saillant qui le précède, un peu comme si j'étais condamné à une progression réfléchissante à rebours. Progression que je vis comme fragile à maintenir dans la présentification.

Arrivé à ce point, je me suis demandé s'il était possible de reconduire le procédé : y aurait-il un précurseur du précurseur qui me serait accessible ? Et ma réponse a été spontanément : non. Dans le sens où il me semblait que j'étais à la limite de ce qui m'était accessible a posteriori. Un peu par défi, et un peu en me basant sur la connaissance théorique selon laquelle "le sujet ne peut pas savoir à quoi il peut accéder

dans le domaine du pré réfléchi tant qu'il ne l'a pas tenté", puisque le propre du pré-réfléchi est de ne pas apparaître à celui là même qui l'a vécu tant qu'il ne l'a pas conscientisé, et donc de n'apparaître dans un premier temps que comme un vide, une absence de contenu, une absence d'expérience. Et donc, par défi, je me suis demandé de rechercher s'il y avait un pré-curseur du pré-curseur qui pouvait m'apparaître ? Je me le suis demandé verbalement (dans une parole intérieure), choisissant de me traiter comme un autre, et me donnant en quelque sorte une consigne de travail pleinement formulée, puis attendant (mettant mon activité en suspens) pour découvrir ce qui se passait. Et je dois dire que cela a fonctionné : accroché dans l'ombre du bourdonnement, il m'a semblé fugitivement entr'apercevoir un murmure qui se détachait très faiblement du fond sonore des bruits de la rue. Mais là encore, il m'a semblé que cette impression ne se donnait qu'à la faveur d'un accrochage à l'ombre du bourdonnement. Avec simplement une attitude d'écoute intérieure encore plus attentive, plus soigneuse, comme si je pouvais dans le ressouvenir tendre l'oreille pour saisir un filet presque imperceptible de son.

Pouvais-je aller plus loin ? Sans y croire, j'ai tenté de renouveler la manœuvre que j'ai décrite précédemment, dans l'esprit de me dire : au moins j'aurais essayé ! Dans un premier temps, il m'a semblé qu'il n'y avait rien dans l'ombre-attachée-au-murmure-reliée-au-bourdonnement-attaché-au-son-de la mobylette. Puis je me suis demandé, un peu sur le principe des nouvelles questions que nous avons exploré dans le cadre du GREX lors des ateliers du mois d'août⁵, s'il y avait encore *autre chose* à décrire à cet endroit, quelque chose *qui sous-tendait*, ou quelque chose de *différent de ce à quoi je m'attendais* ou que je recherchais. Ce qui m'est alors apparu, c'est une impression non-auditive, c'est-à-dire que le pré-curseur, le plus antérieur m'apparaissait accroché au reste, comme une forme venant de ma droite, comme une forme-énergie de couleur grise, venant dans ma direction (forme parce que cela se donne à moi comme une image mentale visuelle, énergie parce que cette forme me « pousse », me touche, viens vers ma position). Ce qui m'apparaissait était donc un pré-curseur visuel-ressenti d'une stimulation

sonore avant qu'elle devienne subjectivement un son.

Donc, au point où j'en suis rendu de la description de l'interaction dans la pré donation, la première réponse qui vient est qu'il m'est effectivement possible de retrouver a posteriori des vécus pré-réfléchis, non conscientisés au moment même où ils étaient vécus.

Du point de vue de l'analyse de l'interaction, sur le versant du champ perceptif, je retrouve pour ma part trois pré-curseurs par rapport au moment où je me suis orienté-vers le son en l'identifiant simultanément comme bruit de mobylette. Donc une gradualité de la pénétration dans le champ, de la dynamique du s'enlever-sur le fond, déterminé me semble-t-il essentiellement par la gradualité du stimulus lui-même puisqu'il est clairement croissant, et par ses implications fonctionnelles puisqu'il rentre dans mon activité par son côté gênant, dans le sens où les bruits extérieurs font concurrence à mon activité de parole et d'écoute.

Quelles sont les propriétés de ces trois pré-curseurs (les moments dépendants). Les deux premiers (bourdonnement, puis avant murmure) sont indubitablement 1/ de l'ordre du sonore, quoique atténué. Il me semble que rétrospectivement je peux déjà identifier le bourdonnement comme 2/ un bruit mécanique par opposition par exemple à un bruit musical (mais j'ai vaguement l'impression qu'il y a des éléments contextuels qui font que je pré-juge qu'il s'agit de ce genre de chose), ce bourdonnement se redonne à moi comme 3/constant, 4/ sans rythme, 5/ laminaire, et comme un son 6/ de basse, il me semble encore avoir déjà 7/ une direction ou une zone d'origine, cela vient dans mon oreille droite orientée vers ce qui peut venir de loin de la rue, y compris depuis le début (c'est la limite physique des sources de bruits ordinaires possibles). Pour le murmure qui le précède et qui lui est accolé dans mon expérience, l'identification est incertaine, ressemble à une basse à l'orgue, une vibration, mais la localisation est déjà présente. Ce qui est encore plus antérieur ne m'apparaît pas comme de l'ordre du sonore, cela a déjà une vocation, une direction, comme une propriété d'appuyer déjà sur moi, d'exercer déjà une affection.

En ce qui concerne ce qui est le plus lointain pré-curseur, il ne m'apparaît 1/ pas comme sonore, mais comme une 2/force ; avec 3/une

⁵ Cf le n° spécial d'Expliciter consacré au « Sentiment intellectuel », n°27, décembre 98.

vection, une trajectoire qui vient vers moi, et accompagné d'une 4/ image visuelle dont je peux décrire la forme de manière floue et la couleur.

Par contre dans ce que je retrouve je n'ai pas d'impression quant au fait que l'un conduise à l'autre et ainsi de suite jusqu'à l'identification et à la saisie. Je sais intellectuellement que ce sont des précurseurs, et j'ai vécu le fait de les découvrir comme étant accrochés ou accolés à ce qui se distinguait mieux, mais sans aucun sentiment de transition, ou de cause. Je ne suis même pas sûr que je puisse dire, à partir de la présentification de mon vécu, si j'identifie ces différents sons comme appartenant à une même source. Autrement dit, dans le langage husserlien je n'ai pas, même rétrospectivement de remplissage intuitif relatif à une synthèse de recouvrement de type identité du même. Dans mon ressouvenir, je ne peux même pas dire que j'ai l'intuition d'une temporalité régressive, ces étapes se redonnent à moi sans structure temporelle intuitive. Intuitivement ce sont une succession de présents ponctuels, sans coordination intuitive avec un avant et un après. Je sais que l'une est avant l'autre, c'est d'ailleurs induit par la manière dont je m'y suis pris pour y accéder (me traiter moi-même comme un autre en me donnant une consigne linguistiquement pleinement exprimée intérioriquement). Mais il n'y a aucune dynamique temporelle, aucune succession, aucune anticipation.

Husserl distingue dans cette interaction deux éléments, le champ et le Je. Dans ma description et mon retour réflexif/réfléchissant le pôle du Je ne m'apparaît jamais pour le moment comme donnant lieu à description ? Si je fais retour sur le commentaire du § 17, je me rends compte que c'est un point que je n'ai pas questionné, j'ai accepté le pôle du Je comme acquit, tout en discutant sur le fait de lui attribuer « une tendance à être attiré par les objets », alors qu'il suffit de décrire le sujet comme constitutivement ouvert. Cependant si je peux retrouver des précurseurs du moment où il y a eu orientation-vers, c'est bien que l'information correspondante a été traitée par mon corps, par mes organes sensoriels qui ont été affectés à un niveau supra liminaire, et un début d'activité catégorielle, sémantique. Le fait qu'un vécu soit encore pré réfléchi n'en fait pas un rien, le pré réfléchi est déjà affection minimale sinon je ne pourrais le retrouver ensuite, ou le créer par la prise de conscience

(le créer au plan de la représentation, alors qu'il existait déjà en acte). Si le Je est déjà impliqué à ce niveau, je ne vois pour ma part qu'il ne peut l'être que par la présence à la fois agissante et non consciente (sans conscience réfléchie) de filtres catégoriels, de filtres liés à sédimentation des vécus antérieurs (la sédimentation agissante n'a pas besoin qu'il y eut une prise de conscience de ces vécus pour être active).

Par exemple dans les arts martiaux à distance : sabre ou karaté par rapport au judo pour lequel le contact est assuré dès le début, on peut apprendre à se mettre en « pilotage automatique », de façon à laisser le corps répondre sans focaliser sur l'adversaire, et donc probablement le laisser traiter des informations bien avant qu'elles soient sémantiquement identifiées. C'est un exemple dans lequel le Je s'emploie à disparaître comme pôle agissant.

Finalement, tout ce que je peux décrire sur le versant du Je c'est qu'il est effectivement ouvert à une possible affection, effectivement ouvert de manière pré réfléchie. Mais est-ce que cela a du sens d'en parler en termes de Je ? Je ne sais plus très bien, par défaut de comprendre ce que Je signifie exactement pour Husserl ? Je ou pas, je n'aperçois pas sur le pôle du sujet une gradualité dans sa mobilisation entre les trois précurseurs. Alors qu'eux-mêmes ont une gradualité. Mais cette gradualité paraît plus une gradualité d'identification, un gradient de sémantité, plus qu'une gradualité d'intensité d'affection. Ce qui me fait dire cela est qu'à aucun moment l'un m'apparaît intuitivement comme précurseur, ou successeur, cause ou conséquence d'un autre. Chacun paraît comme un morceau de présent plus ou moins riche en moments dépendants. Un peu comme si vu du point de vue micro-génétique chacun de ces états qui se distinguent pour moi pouvait conduire à n'importe quoi d'autre sans surprise, ni déception tant que l'identification sémantique « son de mobylette » n'avait pas été établi.

2/ Passage à l'éveil de la présence du son : le moment où j'ai identifié le son de la mobylette est le moment où le son a commencé à pénétrer dans mon champ auditif d'une manière sail-lante, mais il ne m'apparaît pas à posteriori comme un passage net, comme ayant la structure binaire d'un avant / après, plutôt comme une plage de gradation dont l'arrière s'affadi de manière indistincte, comme une plage de

transition dont je ne verrais pas le début, ou qui dont la trace se perdrait dans les flots. Dans mon expérience, le début de la présence de ce son apparaît comme une zone, comme un étant déjà là sans pouvoir repérer un début qui serait comme une coupure nette.

J'ai l'impression que cela a dû se passer à la hauteur du n° 30, ou peut être 100 m avant d'arriver sous les fenêtres, impression dans le ressouvenir d'un ronronnement dont j'anticipe le développement avec sa qualité de désagrément futur.

Il me vient à la relecture de ce texte un élément de comparaison dans le domaine visuel où à la différence de l'exemple sonore qui a lui même la qualité d'être progressif dans son intensité, ce qui s'est enlevé était déjà là devant mes yeux depuis le début. Un peu comme ces dessins de magazine où il faut chercher le chasseur dans l'arbre, et dont l'exploration avec les yeux a pour but de détacher une bonne forme qui a été soigneusement camouflée. Une jour au bord d'une rivière, je faisais la sieste allongé dans l'herbe, adossé à un talus confortable, les yeux fixés sur la rivière et les oreilles vaguement à l'écoute du murmure de l'eau. Devant mes yeux, un enchevêtrement de branches cassées, retenus par une souche et de jeunes troncs, le tout sans forme, comme on peut le voir quand une crue a entraîné des branches qui se sont accrochées aux souches sur les berges. J'étais là depuis au moins une heure, mes yeux avaient balayés maintes et maintes fois l'enchevêtrement qui était devant moi à 1mètres cinquante, quand subitement dans ce filet de branches un visage m'est apparu, ou plus prosaïquement un morceau de grosse branche, avec de petites branches qui en sortaient m'est apparu comme un masque avec des yeux, une bouche, un front, un nez, bref un visage complet très expressif. Il me semble que, dans ce cas, le passage a été tranché, un moment il n'y avait là qu'un fouillis, le moment d'après il y avait un visage puissamment expressif qui tirait à lui toute l'attention et faisait disparaître le reste. Pourtant mes yeux étaient passés bien des fois sur ce point. Ce qui me revient de manière rétrospective c'est que j'y avais identifié une densité, un élément plus sombre que le reste, arrêtant plus la lumière était là, mais sans plus.

Il me semble qu'à la lumière du début de comparaison que j'esquisse, le caractère de passage de l'éveil du je ne dois pas être de manière essentielle un seuil brutal, binaire, mais sa pro-

priété d'être une transition doit entrer en interaction avec les propriétés hylétiques des différents stimulations sensorielles. Il me semble aussi que du second exemple, on peut se demander si le fait d'avoir une attention vacante, flottante, en tous les cas non focalisée, sans projet particulier ne crée pas une condition pour que s'enlève de l'arrière fond des objets intentionnels surprenant, imprévus, autrement inaccessible par l'occupation projetée de l'attention. On est très proche du sens de l'attention développée par les psychothérapeutes et bien signalée par le psychanalyste T. Reik dans (Reik 1976) « Ecouter avec la troisième oreille ». Dans cette même veine la technique du « focusing » élaborée par le phénoménologue psychothérapeute américain Gendlin (Gendlin 1984 (1978)) offre la possibilité de créer délibérément cet espace de disponibilité pour laisser apparaître la réponse à une question sous la forme « d'un sens corporel » immanent que l'on laisse advenir.

3/ Le développement du juste après l'éveil à la nouvelle stimulation : à partir de ce moment de passage, j'ai saisi le son de manière secondaire, je ne sais pas faire la différence entre un co-remarquer et un remarquer secondaire, mais ce qui est évident c'est qu'il y a une chose en plus dans mon champ d'attention global qui interfère le cours de l'attention principale de ce que je prends pour thème sans l'interrompre.

Je repère cela, d'une part, au fait que j'ai pensé quelque chose de désagréable vis-à-vis des mobylettes et de leur vacarme en général (comme une pensée d'arrière-plan non développée, mi sentiment de désagrément et de rejet, mi formulation en langage interne non développé) ; d'autre part, au fait que j'ai fait un effort pour ne pas me tourner plus vers ce son et rester en relation avec ce que je disais, mon effort me permettait de l'éliminer ou de le repousser de ce sur quoi je portais mon attention de façon prioritaire (comme je parlais j'avais une priorité forte qui me soutenait dans la continuation de ma direction d'attention principale, mais si j'avais été dans une situation plus passive comme un moment de simple écoute de ce que dit l'autre peut-être que cette négociation de priorité d'attention ne se serait pas passé de la même manière, ni avec la même conclusion).

4/ La gestion de la suite : après l'éveil au son.

L'impression rétrospective issue de la präsenti-fication de ce moment est que je n'ai tenu ce son que pendant le temps où il était intense et gênant, puis que son effacement a été très rapide, je ne peux pas retrouver l'impression de sa disparition ou d'un lâcher prise, il a disparu sans ma participation active à son effacement. Cela paraît cohérent dans la mesure où si je m'étais mis en projet de l'effacer ou de ne surtout pas y prêter attention de façon certaine, j'aurais obtenu l'effet paradoxal inverse, et j'y penserais encore maintenant (ciel ! c'est pourtant bien ce que je suis en train de faire !). En revanche, l'attention portée à noter intérieurement cette expérience, l'appréciation et l'intérêt que je lui ai trouvé comme exemplification instantanée de ce que nous avons le projet de faire m'a incité à recommencer l'expérience sur d'autres sons. Ce point est important, parce que j'ai l'impression que si je n'avais pas été en projet de porter attention à cette expérience de superposition de courants d'attention, j'aurais laissé passer –comme je m'en suis rendu compte après coup– beaucoup d'autres stimulations qui n'étaient plus dans le projet de faire l'expérience de les accueillir. Il y a peut-être un biais dans toute la phénomé-nologie que nous essayons de faire : nos obser-vations et descriptions ne se font que dans le projet de les accomplir, quand nous n'avons pas ces projets en fait beaucoup moins de choses rentrent dans notre champ d'attention, comment savoir si c'est les mêmes choses ayant les mêmes propriétés quand nous faisons attention (phénoménologiquement attention) ?

J'écris que j'ai tenu le son pendant le temps où il était le plus intense, mais je ne suis pas sûr que cela soit juste de le décrire ainsi ? Quelle était la part où le son me tenait dans le sens où il s'imposait à moi par son intensité gênante, interférant avec le fait de parler sans avoir besoin de hausser la voix, et quelle était la part où du fait du projet d'attention phénomé-nologique j'y ai porté une attention tenue, pour pouvoir suivre de manière non moins tenue ce qui se passait en moi. Puisque l'attention à la manière dont je prête attention à ce son s'accompagne d'une attention à mon monde intérieur.

Pour conclure provisoirement ...

Il serait temps de réécrire ma description. Il me semble que j'ai fait un voyage assez considéra-ble depuis la notation synthétique saisie juste après l'expérience et les informations qui sont progressivement apparues au fil de l'essai de répondre aux questions suggérées par l'analyse d'Husserl. Je laisse ce travail en l'état pour pouvoir le partager lors du séminaire de recherche du mois de mars. Les développements que je n'ai pas le temps de fixer seront alors présentés oralement.

Bibliographie

- Courtine, J.-F. (1996). *Phénoménologie & logique*. Paris, Presses de l'école Normale Supérieure.
- Gendlin, E. T. (1984 (1978)). *Focusing au centre de soi*. Québec, Le Jour éditeur.
- Husserl, E. (1950 (1913)). *Idées directrices pour une phénoménologie*. Paris, Gallimard.
- Husserl, E. (199,1970). *Expérience et jugement*. Paris, P.U.F.
- Husserl, E. (1995 1908). *Sur la théorie de la signi-fication*. Paris, VRIN.
- Husserl, E. (1998, 1966). *De la synthèse passive*. Grenoble, Jérôme Millon.
- Reik, T. (1976). *Ecouter avec la troisième oreille*. Paris, Epi.
- Vermersch, P. (1998). "Husserl et l'attention." *Expliciter*(24): 7-24.
- Nécessité,

Itinéraire à travers

"l'Analyse de Protocoles"

par K. A. Ericsson & H. A. Simon

Sylvie Gardrat

Pour tout dire, j'ai cherché un sens à ma lecture de ce livre pendant les six mois que j'ai mis à le lire, à petites doses - symboliquement je l'ai terminé le premier janvier de cette année- et en me demandant fréquemment « que diable ai-je été faire dans cette galère ? ». Et j'ai fini par comprendre quel intérêt je pouvais y trouver en dehors de celui d'ajouter à ma culture un soupçon de psychologie expérimentale, pour moi qui suis avant tout une praticienne.

Tout a commencé l'année dernière, lorsque Pierre Vermersch nous a donné pendant une séance du GREX une bibliographie des « must » si l'on ne veut pas Grexer idiot. Ce livre, Pierre l'avait signalé comme important et l'autre jour en parcourant à nouveau « l'Entretien d'Explicitation » j'ai découvert qu'il était cité p.137 à propos du questionnaire dans les relances d'élucidation de l'action où Pierre soulignait qu'« *aucun observateur, qu'il soit psychologue ou non, ne peut observer des processus cognitifs, tout simplement parce qu'il ne s'agit pas d'une réalité observable, mais d'un concept abstrait. Ce qu'il observera ce sont des actions, des traces, des verbalisations à partir desquelles il peut - en fonction d'une théorie - formuler des inférences sur l'existence, la nature, les propriétés des processus cognitifs.* ». C'est en résumé, le thème du livre et le lecteur qui serait déjà lassé par mon propos peut s'arrêter là.

A ce moment-là, j'ai plutôt associé le nom d'Ericsson à celui d'un autre « Erickson » le thérapeute aux relances fameuses et j'étais déjà bercée par l'idée que ce livre allait sans nul doute m'hypnotiser. D'autre part,

« Protocol Analysis » n'était pas traduit en français, et j'aime bien lire les auteurs anglo-saxons dans le texte, c'est un plaisir accru. Les ressources d'Internet étant inépuisables je l'ai donc commandé aux USA et reçu quelques semaines plus tard, en pensant : « cela doit être court...Je n'en ferai qu'une bouchée ».

Première déconvenue, à la réception, j'ai découvert que c'était un gros bouquin qui avait des airs de bible (figurez-vous que c'était en ces termes qu'il était présenté dans le livre de Pierre, mais je ne le sais vraiment que depuis peu). C'est un livre broché, de 500 pages environ, à la couverture noire et bleu sombre, avec des caractères sobres bleu plus clair qui se lisent ainsi du haut en bas : Edition Révisée (la première date de 1984 et la révision de 1993) - l'Analyse de Protocoles - les Comptes-rendus Verbaux en tant que Données (ce sous-titre aurait dû me mettre la puce à l'oreille avant l'embarquement dans la lecture) - K. Anders Ericsson et Herbert A. Simon. J'ai eu longtemps des doutes sur le sexe de K. Anders Ericsson, K. n'étant pas une initiale typiquement masculine, et puis j'ai trouvé en petit caractères, pas très loin de l'ISBN, au début du livre, que c'était Karl. Bien sûr tous les chercheurs le savent, mais pas moi...Et puis tout en bas en caractères gris foncé sur gris clair on peut lire : « S'il vous plaît pensez tout haut ! ».

Voilà, et je me suis dit « il va falloir s'y mettre.... ». Ce que je fis, de manière totalement linéaire armée d'un stabilo et d'un carnet pour prendre des notes . Je ne me sentais pas capable de zigzaguer dans un livre qui développe une argumentation et dans lequel cha-

que chapitre est un pas de plus vers ce qu'on veut prouver.

La préface de l'édition révisée est substantielle et constitue à elle seule une synthèse des recherches actuelles en psychologie expérimentale sur **les effets qu'ont les verbalisations à propos de processus cognitifs sur ces mêmes processus cognitifs**. Le mot « processus cognitif » n'apparaît pas dans le titre et pourtant il se révèle être la préoccupation majeure des auteurs. Cette partie contient aussi une mise à jour des situations nombreuses et variées dans lesquelles on a besoin de protocoles verbaux rétrospectifs, je reviendrai sur ce dernier point.

Le chapitre 1 : « Introduction et résumé »⁶ pose les cadres de la recherche et son hypothèse de départ que la suite du livre se propose d'étayer sinon de prouver de manière absolue. *La thèse des chercheurs en psychologie est habituellement que les protocoles verbaux donnent des informations non fiables pour la recherche sur les processus cognitifs, alors que seuls les comportements observables (voir l'école béhavioriste) produisent des corpus fiables. La thèse des auteurs de ce livre est au contraire de prouver que les processus cognitifs qui génèrent les verbalisations sont un sous-ensemble des processus cognitifs qui génèrent une réponse ou un comportement « enregistrable ». Le propos de cette recherche est de montrer quand, où et avec quelles consignes on peut obtenir des informations verbales de la part des sujets sur leurs processus cognitifs qui soient des données « dures »⁷, c'est à dire fiables pour la recherche.*

Le chapitre 2 « les effets de la verbalisation »⁸ traite des effets de la verbalisation du sujet pendant qu'il fait une tâche sur la manière dont il l'effectue, et montre que la consigne de « penser tout haut » ne change pas de manière significative la séquence des processus cognitifs. **Le chapitre 3 « de la complétude des comptes-rendus »** démontre que les comptes-rendus verbaux fournissent un rapport presque complet de l'information remarquée⁹ par un sujet pendant le déroulement d'une tâche. **Le chapitre 4 « Inférences à partir de données verbales »** prouve qu'une

information rapportée verbalement est aussi fidèle et aussi valide que d'autres types de données. **Le chapitre 5 « Modèle de verbalisation »**¹⁰ expose en détail la modélisation par les auteurs des processus de verbalisation de sujets en train d'accomplir une tâche à qui on a donné la consigne de « parler tout haut et penser tout haut ».

Les chapitres 6 & 7 sont plus particulièrement consacrés aux méthodes et aux techniques d'analyse de protocoles. **Le chapitre 6 « méthodes d'analyse de protocoles »**¹¹ se préoccupe plutôt de mettre à l'épreuve le modèle précédemment défini pour fonder une méthode fiable et valide d'analyse, ainsi que des procédures d'encodage de protocoles, alors que le dernier chapitre : **« techniques d'analyse de protocoles »**¹² donne des exemples détaillés de différents types d'analyse de protocoles, toujours dans le cadre défini précédemment.

Pour conclure, on trouve dans ce livre un appendice auquel je reviendrai¹³, une bibliographie de 44 pages (!), un index par auteurs et un autre par thèmes.¹⁴

Dès les premières pages j'ai eu besoin de fixer ma propre problématique : *« Qu'est-ce qui dans la recherche exposée dans ce livre peut aider ou éclairer un(e) praticien(ne) de l'Entretien d'Explicitation ? » Me suis-je dit. Quelles différences et quelles similitudes trouve-t-on entre les protocoles dont parlent Ericsson & Simon et ceux que nous pouvons recueillir ?*

Tout d'abord, en ce qui concerne le second point (points de rencontre et différences), j'ai été surprise de découvrir que les protocoles recueillis lors d'entretiens d'explicitation appartenaient à la catégorie que les auteurs appellent « *comptes-rendus rétrospectifs* ». Celle-ci n'est qu'un sous-ensemble de tous les types de verbalisations qu'on peut obtenir en expérimentation et dont voici une brève description¹⁵. Ils sont de 3 types, les comptes-rendus résultant du « *parler tout haut* »¹⁶, ceux résultant

⁶ « Introduction and Summary » dans le texte américain

⁷ « hard data » dans le texte américain

⁸ « Effects of Verbalization »

⁹ « heeded »

¹⁰ « Model of verbalization »

¹¹ « Methods for Protocol Analysis »

¹² « Techniques of Protocol Analysis »

¹³ Il concerne les différents types de verbalisations qu'on peut recueillir.

¹⁴ Le passage qui précède est une traduction libre du dernier paragraphe de la page 62, fin de l'introduction.

¹⁵ Pour une description plus complète on se reportera à l'appendice, p. 375 à 379

¹⁶ « Talk -aloud »

tant du « penser tout haut »¹⁷ et les comptes-rendus rétrospectifs¹⁸. Il en existe même un quatrième auquel les auteurs font allusion dans la préface¹⁹, et qu'ils appellent « enseigner tout haut »²⁰.

Les consignes visant à recueillir des protocoles de ces différents types varient bien entendu en fonction des objectifs de l'expérimentateur. Pour la catégorie : « parler tout haut » les consignes sont les suivantes : « Dans cette expérience, ce qui nous intéresse c'est ce que vous vous dites à vous-même, lorsque vous faites les tâches que nous vous donnons...Ce que j'entends « par **parler tout haut** », c'est dire tout haut TOUT ce que vous vous dites à vous-même tout bas. Exactement comme si vous étiez seul dans cette pièce et que vous vous parliez à vous-même »²¹. Ce type de consigne est donné lorsque les chercheurs s'intéressent plus particulièrement aux propriétés temporelles du processus cognitif.

Pour la catégorie du « Penser tout haut » on aurait le type de consigne suivant : « Ce que j'entends par « penser tout haut » c'est que je veux que vous me disiez TOUTES les pensées qui vous viennent entre le moment où vous voyez la question posée et le moment où vous donnez la réponse. » Dans ce cas, l'expérimentateur a besoin d'une verbalisation directe qui énonce les pensées qui viennent à la conscience du sujet. « Penser tout haut » et « parler tout haut » constituent ce que Ericsson & Simon appellent « les verbalisations concomitantes ».

Les « comptes-rendus rétrospectifs » constituent notre troisième catégorie de protocoles verbaux. Voici les consignes type pour cette troisième catégorie : « Ce qui nous intéresse, c'est ce dont vous vous souvenez réellement, plutôt que ce dont vous pensez vous souvenir. Si possible, nous aimerions que vous nous disiez ce dont vous vous souvenez dans l'ordre où cela vous est venu pendant que vous travailliez sur la question. Dites nous aussi si il y a des souvenirs dont vous n'êtes pas sûr ». Ericsson & Simon insistent sur le fait qu'en termes de recherche il est nécessaire d'associer les verbalisations concurrentes du type « penser tout haut » avec « les comptes-rendus

rétrospectifs ». Il s'agit en effet de vérifier la cohérence entre les informations obtenues à partir des protocoles concurrents et rétrospectifs recueillis à propos d'une même tâche, et d'augmenter la complétude des informations données sur les processus cognitifs sous-jacents dont le compte-rendu rétrospectif doit donner une trame véritable.

La quatrième catégorie : « enseigner tout haut » n'a pas été directement utilisée par Ericsson & Simon dans ce livre, mais fait partie du panorama des types de verbalisations possibles qu'on pourrait recueillir dans des protocoles. Celle-ci peut être utile en relation avec l'apprentissage. « Il apparaîtrait que demander aux sujets d'expliquer une procédure à quelqu'un d'autre (teach aloud) augmente l'efficacité d'une activité d'apprentissage qui est normalement utilisée seulement par les meilleurs étudiants sans ce type de consignes. »²² Cette catégorie occupe peu de place dans la préface, mais cette allusion rejoint une de mes convictions fortes en tant qu'enseignante et formatrice et fait écho aux différents stades de la verbalisation chez Vygotsky qui affirme que la « verbalisation externe pour l'autre » est la plus formalisante et par là formatrice.²³

Pour en revenir aux comptes-rendus rétrospectifs dont parlent Ericsson & Simon, nul doute que nos entretiens d'explicitation en font partie. Les consignes données en début de recueil d'informations ressemblent à ce qu'on pourrait dire à quelqu'un en initiant un entretien, sauf que....Ces protocoles même s'ils comportent des questions de la part de l'expérimentateur n'ont rien à voir avec des entretiens. Ne pas confondre, le cadre est autre. Nous sommes en plein dans la psychologie de laboratoire. Les sujets ne sont ici que des objets assujettis à ce que l'expérimentateur veut prouver, ce sont ses objectifs qui priment toujours et jamais ceux de l'interviewé. Très peu de place est accordée à ce que l'expérimentateur fait pour entrer dans et maintenir une relation avec le sujet : contrat de communication ? Relances ? Accord postural et verbal ? A l'état de traces²⁴.

D'autre part ce qui intéresse Ericsson & Simon c'est d'accéder à une modéli-

¹⁷ « Think-aloud »

¹⁸ « Retrospective reports »

¹⁹ Préface p 34

²⁰ « Teach aloud »

²¹ Voir p 376 et suivantes

²² cf ; p xxxiv de la préface

²³ Thought and Language, Lev Vygotsky, The MIT Press, 1986

²⁴ Introduction p 37

sation des processus cognitifs sous-jacents aux informations recueillies lors des protocoles : ils mettent donc souvent leurs sujets /objets en situation de répéter, voire de s'entraîner sur un type de tâche donné en espérant pouvoir effectuer des généralisations. Leur position se distingue donc du champ de la psychologie appliquée. Mais ce qui gêne quelquefois, du strict point de vue de la rigueur expérimentale, c'est la difficulté à discriminer pour chaque sujet ce qui relève bien de telle situation spécifiée ou de telle autre, car les processus cognitifs sous-jacents ont pu être différents. Ils font remarquer qu'une des erreurs des psychologues expérimentaux qui sont intéressés par des caractéristiques générales des processus de pensées, est de poser des questions du type : « Comment avez-vous réalisé ces tâches ? » A quoi les sujets répondent par une interprétation générale de la manière dont ils les ont faites. Or en l'occurrence, ce n'est pas aux sujets mais aux chercheurs d'effectuer des généralisations et les données sont donc dans ce cas considérées comme non valides. C'est pourquoi, pour éviter cet écueil, (on le reverra plus tard) Ericsson & Simon ont tiré de la recherche en psychologie appliquée quelques enseignements qui ont beaucoup à voir avec les fils directeurs de nos entretiens.

En dehors même d'une position de recherche bien différente, *le modèle théorique du traitement de l'information qu'ils utilisent est calqué sur celui des ordinateurs* et vous le connaissez sans doute. « L'information reçue des organes sensoriels reste pendant une courte période dans une zone qui contient des souvenirs associés aux différents sens²⁵, puis est stockée dans une mémoire à court terme avec une capacité limitée de traitement, et dans une mémoire à long terme de grande capacité qui garde longtemps les informations, mais qui met du temps à les fixer et dotée d'un temps d'accès relativement lent par rapport aux autres mémoires ». Les chercheurs ajoutent qu'ils ont même participé à la conception d'un programme informatique connu sous le nom d'EPAM en utilisant les spécifications de ce modèle. Ce programme est capable de reproduire des conduites précédemment observées en laboratoire. Tout ceci va dans le sens qui préoccupe Ericsson & Simon, si des données recueillies lors de protocoles verbaux peuvent être testées comme pertinentes, en utilisant le

programme informatique de traitement de l'information EPAM, ce sont des « données fiables ». Ericsson & Simon sont loin des théories sur la mémoire concrète citées par Gusdorf et ils citent Tulving²⁶ une seule fois et de manière très allusive.

Bref, vous avez compris qu'Ericsson & Simon et les chercheurs et praticiens de l'Entretien d'Explicitation se trouvent sur deux planètes distinctes.

Mais si je reviens à mon premier point de tout à l'heure : « quelles navettes possibles entre ces deux planètes ? »

Tout d'abord, il semble que nous ayons une préoccupation commune même si elle n'est pas énoncée dans les mêmes termes, c'est celle de savoir *comment le sujet a fait pour réaliser la tâche*. Pour Ericsson & Simon comme pour les praticiens de l'EDE il s'agit de permettre le retour aux procédures à partir de ce qu'en « disent » les sujets. Ceci les amène à demander à leurs sujets de verbaliser leurs pensées *pendant* - et pour ce qui nous intéresse le plus *après* - une tâche. On peut alors constater dans les quelques exemples de protocoles transcrits²⁷ que les sujets balayent au cours de leur comptes-rendus verbaux tous les domaines de verbalisation que nous connaissons bien.

Voici de plus quelques uns des fils que j'ai pu tirer, et qui montrent que *la psychologie expérimentale fonde en quelque sorte certains principes que nous appliquons lorsque nous menons des entretiens*. Ce que les chercheurs du GREX et Pierre en particulier lorsqu'il a élaboré son outil, ont sans doute puisé dans la psychologie expérimentale je le découvre maintenant... [He non, ces principes je les ais tirés de la formalisation de la pratique, mais sûrement pas de la psychologie expérimentale ! PV]

Dans l'Introduction²⁸ Ericsson & Simon consacrent un long passage à **l'influence des consignes de verbalisation sur la manière dont les sujets vont se comporter à la fois en réalisant les tâches et en donnant des verbalisations rétrospectives ou concomitantes de leurs manières de faire**. Je vous livre ici quelques éléments que j'ai relevés dans

²⁶ Voir « l'Entretien d'Explicitation » p 89 sur la distinction entre mémoire épisodique et sémantique, et la référence du livre de Tulving

²⁷ p 360 et 361

²⁸ Introduction & summary, p 19 et suivantes sur les comptes-rendus rétrospectifs

²⁵ Sensory stores

l'argumentation d'Ericsson & Simon et qui leur semblent nécessaires pour octroyer aux verbalisations le statut de « données dures ».

1* Par exemple, le **statut des questions fermées** que nous qualifierions d'inductrices : « les questions fermées, ou qui donnent une série d'alternatives parmi lesquelles choisir, peuvent encourager les sujets à essayer d'inférer ou de deviner quelle information particulière l'expérimentateur acceptera et les pousser à générer des informations dans ce sens ». ²⁹ La fiabilité d'une verbalisation est plus grande lorsqu'on laisse le sujet générer lui-même ses informations que lorsqu'on lui pose la question : « Avez-vous utilisé tel ou tel sous-but ? ».

2* **Le statut des questions : « pourquoi »**. Ericsson & Simon voient le « pourquoi » comme peu pertinent. D'une part disent-ils, le sujet peut associer le POURQUOI à n'importe quel élément de la phrase interrogative qui suit, sujet, verbe ou complément (en anglais beaucoup plus qu'en français, l'accent de phrase placé sur un mot donné permet de faire porter le sens de l'interrogation sur ce mot là). D'autre part, ils donnent l'argument que nous comprenons tous ici. En répondant à une question « pourquoi », la personne peut donner des réponses totalement indépendantes de l'action. Ces réponses peuvent être inférées, sans que le sujet ait du tout puisé dans la trace spécifique en mémoire de l'épisode concerné. Le danger du questionnement en POURQUOI lorsqu'il s'agit de faire verbaliser un but - ou une cause - est d'amener le sujet à ne pas pouvoir répondre ou à rationaliser de manière abusive à partir d'un épisode particulier. C.Q.F.D. !

3* **L'importance de consignes portant sur le rappel en mémoire d'un événement SPECIFIQUE** ³⁰ (nous dirions sans doute spécifié) **dans les rapports rétrospectifs**, si l'on veut retrouver les traces des processus des sujets. Ericsson & Simon considèrent que ce n'est qu'à ce prix qu'on obtiendra de la part des sujets des données fiables. Mais ils notent dans le même temps que peu de chercheurs en psychologie expérimentale utilisent la consigne « de se rappeler son train de pensées lors d'une occurrence particulière d'une tâche » parce qu'ils sont amenés à « entraîner » leurs sujets à une tâche particu-

lière. De ce fait, les processus des sujets s'automatisent et deviennent difficiles d'accès dans une situation spécifiée. De plus, ces mêmes chercheurs ont tendance à poser des questions générales pour obtenir des réponses générales. Cependant Ericsson & Simon regrettent cette manière de procéder et font une allusion directe à la psychologie appliquée, à sa longue tradition de questionnement sur des situations spécifiées et à la technique de l'incident critique de Flanagan.

4* **Comment générer un rappel exact d'information en mémoire : quelles consignes, quelle ébauche de contrat ?**. Toujours dans leur introduction, Ericsson & Simon s'intéressent dans la partie « compte-rendu d'expériences passées » ³¹ à des consignes qui permettront d'améliorer la précision des informations rapportées par le sujet et esquissent ce que nous pourrions appeler une ébauche de contrat de communication avec l'interviewé pour assurer plus de précision dans le rappel en mémoire. *Ils notent que c'est une préoccupation très présente dans les recherches actuelles*. Même si le maintien et la régulation de la relation interviewer-interviewé n'est pas vraiment la question ici, cette ébauche contient une partie des termes que vous pouvez vous entendre dire lorsque vous conduisez un entretien. Parmi celles-ci on trouve la consigne explicite donnée au sujet de se rappeler « précisément », en étant attentif aux questions *et en prenant son temps*, en donnant autant d'informations qu'il pourra. Puis il est conseillé à l'interviewer de donner le feedback le plus « sensible » ³² possible (au sens où un capteur est sensible) pendant le recueil d'informations et de guider le processus de rappel « Par exemple quand les sujets donnent des répliques rapides on devrait les encourager à y repenser et à trouver davantage de données », mais c'est tout ce qui est dit sur le *comment s'y prendret!* Enfin la dernière consigne d'efficacité vise la mise en place d'un contrat pour : « essayer d'amener le sujet à *accepter explicitement* de répondre précisément et complètement ».

Bien sûr ces quelques pépites, combien rassurantes pour notre pratique de l'EDE, ont été triées au milieu d'un monceau d'autres considérations et arguments qui m'ont paru très riches exhaustifs, mais souvent difficiles à

²⁹ Introduction, p21 et 22

³⁰ Particular & general reports, p 23 et 24

³¹ Reports of past experience, p 37

³² sensitive

appréhender. Ma moisson est donc mince, mais elle est à la mesure de la problématique un peu étroite que je m'étais fixée. Je peux cependant terminer cette vue d'ensemble en vous livrant quelques remarques sur :

Ce qui pourrait intéresser certains lecteurs et lectrices.....

J'ai parfois eu l'impression qu'Ericsson & Simon ne dédaignent pas la psychologie appliquée et même que certaines de ses approches leur semblent essentielles, voire fondatrices de leurs propres choix de recherche.

Par exemple, pour ceux d'entre nous qui sont intéressés par l'histoire de la psychologie, Ericsson & Simon consacrent une douzaine de pages à l'histoire de l'introspection³³ et aux courants psychologiques utilisant l'introspection depuis James dans les années 1890 jusqu'à nos jours ; même si les auteurs soulignent que c'est un courant mineur de la psychologie qui a du subir des attaques importantes de la part des béhavioristes. (voir plus haut, à propos des attaques des béhavioristes sur les protocoles verbaux).

On trouve même une remarque destinée à convaincre ceux qui doutaient encore que l'Entretien d'Explicitation ait quelque chose à voir avec la phénoménologie : « Le fait de penser tout haut a beaucoup de traits communs avec l'observation phénoménologique qui succéda à l'introspection classique »³⁴ soulignent Ericsson & Simon. Des chercheurs comme Claparède, Watson, demandèrent à leurs sujets de « penser tout haut » ou de « parler tout haut ». Cette méthode précise-t-on n'a pas vraiment été reconnue dans son importance réelle **jusqu'à ce que Newell, Shaw et Simon (donc l'auteur de ce livre) aient pu montrer vers 1958 qu'ils pouvaient donner du sens à ces informations verbalisées sous forme d'un modèle formel des processus de pensée ; modèle transposable sur un ordinateur.**

Ceux qui ont lu les notes de bas de page, doivent se demander si j'ai dépassé l'introduction dans ma lecture. Eh bien oui, mais comme vous l'avez compris mon choix de compte-rendu s'est porté sur des domaines que je pouvais relier à mes intérêts. Par contre, **les lecteurs qui dans leurs travaux de recherche ont à utiliser l'analyse et l'encodage**

de protocoles, trouveront une mine de renseignements et de méthodes fondées sur le modèle de verbalisation d'Ericsson & Simon qui est exposé **au chapitre 5**. Leurs méthodes et leurs techniques sont très exhaustives et vont jusqu'à un encodage automatique par programme informatique qui est décrit dans le chapitre 6. Alors avis aux amateurs !

Ce qui m'a aussi intéressée....

Des chapitres terminaux de « Protocol Analysis » j'ai principalement retenu ce qui pourra sembler à certains des détails sans importance. J'ai tout bêtement engrangé des idées de tâches à proposer en stage, qui sont en fait des problèmes de logique, la Tour de Hanoi, les chiffres à faire bouger dans une grille pour les remettre en ordre croissant (the Eight Puzzle), des tâches de mémorisation d'items, des anagrammes.

J'ai aussi été intéressée dans ces derniers chapitres, par la manière dont Ericsson & Simon voient la question de l'analyse de la tâche. Pour les praticiens de l'EDE elle peut aider à **guider** le questionnement en suivant les étapes classiques de réalisation de la tâche. Dans le contexte de cette recherche³⁵, elle est utilisée pour produire un modèle théorique du ou des processus de résolution de la tâche qui permettra de **prédire** quelle information sera verbalisée en fonction de la stratégie choisie et ensuite de l'encoder. Encore une fois, tout dépend des buts qui guident le recueil d'informations : Ericsson & Simon veulent modéliser des processus cognitifs indépendamment des sujets, nous agissons plutôt dans l'accompagnement singulier de ce que cherche l'interviewé.

Finalement, un petit clin d'oeil à ceux et celles qui participaient au séminaire de Saint Eble en Août dernier. J'étais en train de lire le troisième chapitre du livre sur le thème : « Renseignements sur les états cognitifs » au moment où je me suis rendue à St Eble. Dans cette section Ericsson & Simon examinent les processus de récupération des données dans la mémoire à long terme grâce à l'utilisation de structures que nous gardons disponibles dans notre mémoire à court terme (voir p4 de ce compte-rendu). Ils évoquent l'état de « sentiment de savoir » et celui « d'avoir sur le bout de la langue »³⁶ que James semble être le

³³ Introduction p 48 à 61

³⁴ p 60

³⁵ Task Analysis, p 330

³⁶ « Feeling-of-knowing » et « tip-of-the-tongue » p 130

premier à avoir décrit en 1890. (Ils font donc une différence entre le sentiment d'être sur le point de se souvenir de quelque chose et celui de pouvoir reconnaître une information qu'on n'est pas capable de se rappeler à un moment donné). J'avais trouvé ce passage intéressant, et pour moi tout semblait s'expliquer par ce qu'Ericsson & Simon en disaient succinctement : le sentiment qu'on a de pouvoir se souvenir de quelque chose est lié au fait que l'on dispose déjà d'indices précis liés à ce que l'on cherche que ce soit pour « le sentiment de savoir » ou celui « d'avoir sur le bout de la langue ». Je fus donc fort surprise d'entendre Pierre nous annoncer le sujet du séminaire sur le « sentiment intellectuel ». Et au cours de ces trois jours de recherche, que j'ai compris que nous avions une approche totalement différente et combien plus palpitante...

On trouverait aussi dans ce livre bien d'autres thèmes que j'aurais pu évoquer et qui nous préoccupent aussi au GREX : la question de l'attention, les verbalisations en situation d'apprentissage, les protocoles verbaux d'experts....

Finalemment.....

J'en reviendrai au début de mon itinéraire à travers ce livre, et à la question du sens de cette recherche pour les auteurs, et pour moi. Quel intérêt y-a-t-il à vouloir prouver que des informations recueillies avec certaines consignes dans des protocoles verbaux sont des données fiables pour la recherche ? Y a-t-il un intérêt autre que de faire de la recherche pour faire de la recherche ? Une partie de la réponse se trouve à la première page, dans la préface à l'édition révisée : les auteurs, en précisant la gamme très large d'utilisations actuelles des protocoles verbaux, la rendent légitime. **Il existe de la part de la communauté des chercheurs une réelle demande pour ce type de données** dans des domaines auxquels je n'avais pas pensé mais qui recoupent certaines de mes préoccupations ainsi que celles des auteurs de « Pratiques de l'Entretien d'Explicitation ». Je vous en livre la liste établie par Ericsson & Simon : recherche dans le domaine de la prise de décision, de l'apprentissage d'une langue seconde, de la compréhension d'un texte, recherche dans le domaine des facteurs humains. Ces données sont également utilisées par des chercheurs dans le champ des processus cognitifs mis en

jeu dans l'écriture, les tests de QI, la mémoire et dans la perception des personnes. Recueillir des protocoles verbaux fait aussi partie des méthodes de recherche dans le domaine de la comptabilité, des handicaps cognitifs, de la validation de QCM et des tests de logiciels par les utilisateurs.

Cependant, il me semblait que même sans les preuves scientifiques apportées par les auteurs, le recueil d'informations verbales pouvait être opératoire dans des domaines de recherche appliquée. Pourquoi se donner tout ce mal ? J'avais laissé de côté le fait que ces protocoles verbaux concernaient les processus cognitifs et que le principal souci des auteurs semblait être de les modéliser. Le sens m'est venu il y a peu de temps alors que j'assistais à une table ronde où des personnages importants du monde informatique discouraient des futurs métiers de l'informatique. Ils insistaient sur le fait que la plupart sont à inventer, mais que l'on peut d'ores et déjà lancer quelques pistes sur les domaines où l'informatique va se développer. Parmi les axes de développement forts j'ai noté celui des « systèmes liés à la connaissance » et à « l'humanisation » des ordinateurs pour lequel l'intervenant soulignait que les linguistes allaient être fort sollicités, et ajoutais-je in petto en découvrant soudain une nouvelle perspective dans le travail d'Ericsson & Simon, certainement aussi les spécialistes des processus cognitifs, surtout ceux qui auront réussi à les modéliser dans des programmes informatiques.

Que dire de plus pour clore ce compte-rendu ? Seulement que j'ai fini par refermer le livre et qu'à la dernière page j'ai trouvé le pedigree de nos deux auteurs (dont j'espère ne pas avoir trop simplifié ni trahi les propos). K Anders Ericsson a la chaire de Professeur Emérite de psychologie du Dr Edward Conradi à l'Université de Floride et Herbert A. Simon a la chaire de psychologie et d'informatique Richard King Mellon à l'Université Carnegie-Mellon et a obtenu le Prix Nobel d'économie en 1978.

Table des matières

Phénoménologie de l'attention selon Husserl : 2/ la dynamique de l'éveil de l'attention par Pierre Vermersch p 1-19

Itinéraire à travers "l'analyse de protocoles" Ericsson et Simon. Par Sylvie Gardrat p 20 - 27



Programme du séminaire

Collège des Irlandais

5 rue des Irlandais
75005

Paris

01 45 35 59 79

RER Luxembourg
Métro Cardinal-Lemoine

**Vendredi 26 mars 1999
de 10 h à 17 h 30**

1 - tour de table d'actualisation des activités des membres du GREX.

2 - Questions sur la recension du livre d'Ericsson et Simon présenté dans ce numéro par Sylvie Gardrat.

3 - Phénoménologie de l'attention suivant Husserl par Pierre Vermersch (lire le texte de présentation dans ce numéro).

4 - La mémorisation de la grille de chiffre : mise en évidence des procédures mentales de Sybille. Ce qui suppose de reprendre la lecture du protocole donné in extenso dans le numéro précédent (y compris les erreurs de transcriptions). Par Catherine Le Hir.

*L'association Grex a maintenant un nom de site très net
et tout à fait explicite*

(mais l'ancien nom de domaine, qui était celui du fournisseur conduit toujours au bon endroit)

www.grex.net